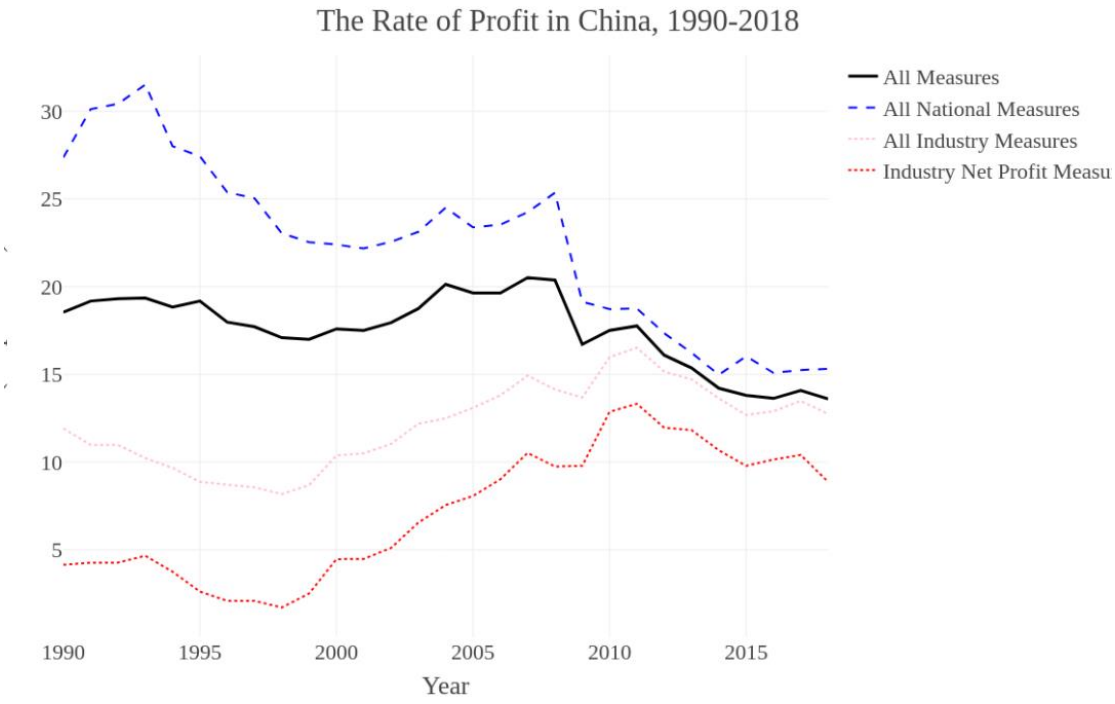
Mesurer la rentabilité de l'industrie chinoise : Données en bref



Introduction

Le spectre de la dépression imminente se profile maintenant à l'horizon[i]. Mais, en parlant de la crise séculaire du capitalisme et de la position de la Chine dans cette crise mondiale, il est essentiel d'aller au cœur de la question. D'une part, il s'agit d'établir un cadre théorique cohérent afin de comprendre les lois fondamentales du mouvement du système capitaliste, afin de saisir pleinement comment ce système pourrait être surmonté. D'autre part, se concentrer uniquement sur le caractère nécessairement abstrait du système dans son ensemble risque de sacrifier la capacité d'appliquer cette théorie à des instanciations spécifiques de ce système et à sa dynamique de base, qu'il s'agisse de mouvements populaires ou simplement de moments de l'histoire[ii]. La pensée communiste a, pendant de nombreuses années, été lourde en théorie, légère en application et presque sans poids en pratique.

L'un des principaux objectifs de notre projet est de relier la récente renaissance de la théorie communiste, qui est restée en grande partie à un haut niveau d'abstraction, à une analyse des événements réels du monde réel. Nous espérons ainsi redévelopper une forme de pensée communiste appliquée qui ne se réduise pas à la social-démocratie au contact de la réalité, ni ne s'enfuit dans la nuée de la philosophie pure afin de conserver sa fidélité. Nous considérons cette reconstruction de la théorie appliquée comme une étape nécessaire à la reconstruction d'une pratique communiste mondiale digne de ce nom. Notre point de départ, bien sûr, est la question de la Chine, car nous voyons en Chine la confluence de toutes les grandes questions et crises qui détermineront l'avenir du capitalisme.

Tout au long de la durée de notre projet, nous avons toujours mis l'accent sur la collecte de bonnes données et la culture de bonnes sources comme fondement de nos arguments. En

ce qui concerne la Chine, c'est absolument essentiel, car une grande partie du dossier historique immédiat est obscurcie par de fausses données et les proclamations roses de la propagande d'État, renforcées par une érudition de mauvaise qualité obsédée par des batailles mineures entre factions à moitié cachées dans les hauteurs obscures de la bureaucratie, mais relativement peu préoccupée par ce qu'était la vraie vie des gens ordinaires. Dans nos écrits historiques, nous avons essayé d'utiliser un sous-ensemble sous-examiné d'ethnographies plus approfondies, ainsi que des ensembles de données économiques et démographiques qui souffrent du moins de distorsions. L'utilisation de mesures empiriques a toujours été essentielle.

Nous considérons qu'une telle mesure empirique est tout aussi essentielle pour déterminer les tendances clés du système capitaliste actuel, comme le prédit Marx : une tendance à long terme à la mécanisation de la production, une polarisation croissante des classes accompagnée de la création d'une population croissante qui est excédentaire par rapport aux besoins de la production, la concentration générale de la propriété du capital en unités plus grandes et plus puissantes, et bien sûr une crise économique récurrente. En examinant ce dernier point, il est courant que les marxistes prétendent avoir dérivé de Marx une façon "précise" de mesurer les tendances du taux de profit, dont le déclin est au centre de l'argument de Marx (dans le volume III du Capital) sur comment et pourquoi le capitalisme connaît les deux crises périodiques (i. e. les crises du "cycle économique") et pourquoi ces crises tournent en fait autour d'une crise plus profonde et à plus long terme (c'est-à-dire une crise "séculaire"), comme le montre la façon dont chaque crise périodique produit une "reprise" mais chaque reprise est moins importante que celle qui l'a précédée[iii].

Il y a cependant un problème avec ces tentatives de mesure empirique et les nombreux débats qui en découlent sur la manière de mesurer au mieux ou le plus précisément possible le taux de profit proprement "marxiste". Le problème est simplement que ce taux est, en Marx, non mesurable de manière directement pratique puisqu'il n'existe qu'en termes de valeur sociale totale - qui apparaît nécessairement sous la forme de prix. Au lieu de cela, la valeur est définie par la pratique sociale consistant à représenter le temps de travail en prix monétaires[iv], ce qui a créé l'un des débats les plus longs et les plus ennuyeux de l'histoire du communisme, sur ce que l'on appelle le "problème de la transformation". La question ostensible dans ce débat est de savoir comment, exactement, Marx passe de l'idée de "valeur" et des quantités qu'il calcule en termes de valeur, qui n'existent qu'à l'échelle du système social tout entier, aux prix réels qui sont enregistrés dans les statistiques conventionnelles, qui proviennent des bilans des entreprises et des registres commerciaux nationaux. Il n'y a aucune raison d'ennuyer nos lecteurs avec les tenants et aboutissants de ce long débat. Dans notre réflexion, le débat est essentiellement clos, maintenant que l'ensemble de l'opus théorique de Marx a été récupéré et soigneusement reconstitué par toute une génération de marxologues. [v] Il n'y a, chez Marx, aucun problème de transformation. [vi] L'existence d'un tel problème était fondée sur une mauvaise compréhension de la méthode logique de Marx dans le Capital, et cette mauvaise lecture a été encore encouragée par la nature fragmentaire des volumes ultérieurs.

Cela signifie, pour nos objectifs, que l'utilisation de données empiriques pour prouver le point essentiel de Marx sur les tendances à long terme du capitalisme est essentiellement libérée de la tâche supplémentaire de se rapprocher le plus possible des méthodes techniques que Marx a utilisées pour démontrer ses idées en termes de valeur, qui ne fonctionnent que pour la valeur totale (par définition incalculable) de la société dans son

ensemble. Pour beaucoup, cette affirmation peut être scandaleuse, et si certains de nos lecteurs sont mis en colère à la seule mention de telles notions hérétiques, nous les encourageons volontiers à aller se noyer dans le gouffre sans fond du texte qui constitue l'ensemble du débat sur ce "problème de transformation". Nous sommes plus que satisfaits de considérer le débat comme réglé, et la valeur comme incalculable, tant que cela ne nous laisse pas flotter dans cette direction opposée : dans le long sommeil de la critique pure, qui murmure à travers les rêves de tous les jeunes communistes dans un allemand sinistre et guttural, prétendant que le système marxiste est incomplet. Complet ou non, il est concret, et il peut et doit être ancré dans la réalité en essayant de mesurer non pas les dynamiques fondamentales elles-mêmes, calculées en termes de valeur, comme Marx le modélise, mais plutôt les résultats directement mesurables de ces dynamiques fondamentales, qui devraient rendre les tendances à long terme du capitalisme évidentes dans les données empiriques dont nous disposons[vii]. En ce qui concerne la crise, les tendances de la rentabilité restent la préoccupation centrale, à côté des mesures de la mécanisation, du chômage et de la concentration du capital.

Résumé

Ce qui suit est un long article, avec beaucoup de détails sur les méthodes exactes utilisées, ainsi que des anatomies détaillées de nos résultats. Il est finalement assez ennuyeux à lire de près, et un survol des visualisations de données associé à une lecture de la dernière section suffira pour saisir l'essentiel de notre argumentation. Mais nous allons également prendre un peu de place ici pour présenter un résumé rapide de nos principaux points. Dans l'ensemble, nous constatons une nette baisse de la rentabilité de l'économie chinoise au fil du temps, et en particulier depuis 2008 ou 2010, selon les mesures. Dans le même temps, l'évolution de l'industrie chinoise en particulier a été légèrement différente. Dans toutes les mesures, le début des années 2000 est marqué par une brève hausse ou du moins une stagnation de la rentabilité. Mais si l'on se contente de mesurer la rentabilité du secteur industriel, la hausse de la rentabilité au cours de cette décennie est plus prononcée. Quoi qu'il en soit, toutes les mesures convergent dans les années 2010. La rentabilité diminue clairement, même dans l'industrie, au cours de ces dernières années, à partir de 2010 ou 2011. Elle ne diminue toutefois pas aussi loin ni aussi vite que celle de l'ensemble de l'économie, par rapport à sa tendance précédente.

En outre, nous identifions quelques tendances contextuelles clés en matière de production et d'investissement qui sont importantes pour comprendre l'économie chinoise au cours des dernières décennies. En termes de production, le secteur tertiaire a augmenté sa part de façon plus ou moins constante depuis les années 1990, d'abord au détriment du secteur primaire et, ces dernières années, au détriment du secteur secondaire également. En 2019, le secteur tertiaire représentait la majeure partie de la production nationale (53,9 %) et le secteur secondaire la deuxième plus grande part (38,9 %), tandis que le secteur primaire était passé d'environ un quart (26,5 %) en 1990 à moins d'un dixième (7,1 %) en 2019. Nous analysons ci-dessous ces tendances plus en détail, mais le point le plus important est que l'industrie représente toujours la plus grande part de la production (33,6 % en 2018) par rapport à tous les autres sous-secteurs, même si elle a diminué ces dernières années (sa moyenne depuis 1990 est plus proche de 40 %). Mais le secteur "Autres", qui comprend de nombreux services non comptabilisés par ailleurs, comme la santé et l'éducation, connaît

une croissance rapide depuis le milieu des années 2000, et représente la deuxième plus grande part (22,5 % en 2018)[ix].

En termes d'investissement, nous constatons que l'investissement en actifs fixes dans l'ensemble de l'économie a augmenté de manière constante pendant toute la période mais qu'il atteint finalement un pic en 2015 ou 2016 et entame ensuite un déclin pluriannuel. L'investissement dans les bâtiments résidentiels et l'investissement en actifs fixes dans l'immobilier en général suivent tous deux exactement le même schéma, il ne s'agit donc pas d'un cas de déclin de l'investissement industriel au profit de la spéculation immobilière. En fait, nous constatons que la part des investissements dans les bâtiments résidentiels dans le total des investissements en actifs immobilisés est en baisse depuis une trentaine d'années. On ne peut pas dire que la bulle immobilière qui existe ne s'est développée qu'au détriment des investissements dans d'autres actifs fixes. Au contraire, il est probable que la bulle immobilière s'inscrive dans une bulle d'actifs beaucoup plus large, qui a inclus la spéculation et la constitution rapide de toutes sortes de capital fixe. Ces dernières années, l'investissement dans les actifs fixes a atteint un pic, et ce pic a été le plus prononcé dans l'industrie manufacturière et l'immobilier, bien qu'il soit également évident dans le secteur minier. Les seuls secteurs qui n'ont pas connu de déclin sont le transport et l'entreposage, les services publics, et l'agriculture, la sylviculture et la pêche, qui représentent tous des parts beaucoup plus faibles du PIB et de l'investissement global en actifs fixes et ne sont donc pas capables de compenser le déclin ailleurs.

Dans notre décomposition du taux de profit, ces tendances de la production et de l'investissement en actifs fixes deviennent apparentes dans l'évolution des tendances de la mécanisation et de l'intensité de l'exploitation du travail. La mécanisation, ou, plus précisément, le rapport entre la masse salariale et le capital englouti dans les usines, les équipements et autres coûts non salariaux, a eu tendance à augmenter depuis les années 1990, ralentissant un peu au milieu des années 2000, mais augmentant encore plus rapidement dans les années 2010. Le ralentissement de ce ratio dans les années 2000 a été causé par l'afflux de main-d'œuvre migrante bon marché des campagnes vers les centres d'exportation côtiers, ce qui a permis à des méthodes de production à plus forte intensité de main-d'œuvre de s'imposer au cours de ces années. Cependant, au lendemain de la crise de 2008, qui a eu tendance à coïncider avec des tendances démographiques de moins en moins favorables entraînant des problèmes d'offre de main-d'œuvre, la production a commencé à se mécaniser à un rythme plus rapide.

En fin de compte, la rentabilité et ses tendances connexes sont réparties sur trois décennies : la première, de 1993 à 2000, est une période de "stagnation transitoire", plafonnée par la restructuration de la ceinture industrielle héritée du régime de développement socialiste. La seconde, de 2000 à 2008, est la période de "production d'exportation", qui a vu la restructuration s'achever et la croissance rapide des industries d'exportation de la ceinture solaire. La troisième, de 2009 à 2018, est une période de "stimulation et de stagnation", durant laquelle le plan de relance d'après-crise permet de renflouer brièvement la rentabilité, après quoi elle subit un déclin général avant de se stabiliser autour d'une nouvelle norme plus basse.

Pour visualiser ces tendances, il suffit de regarder les chiffres. Pour plus de détails sur la théorie et les méthodes utilisées, nous allons maintenant reprendre là où nous nous sommes arrêtés.

Rentabilité

S'il n'est pas logique d'essayer de mesurer "le taux de profit" au sens marxiste pur (c'est-à-dire en termes de valeur sociale totale) en Chine, il est néanmoins parfaitement logique d'essayer de mesurer le taux de profit en termes plus larges de rentabilité conventionnelle, parce que nous pouvons a) supposer que sa tendance a un certain rapport avec le taux de profit global global, évoluant probablement généralement en accord avec lui sur de longues périodes et b) soutenir que la rentabilité conventionnelle de l'industrie nationale est en soi un facteur informatif en ce qui concerne la crise économique. Pour Marx, il existe un taux de profit unique, qui n'existe qu'à l'échelle du capital social total. La rentabilité des entreprises individuelles est déterminée par leur concurrence sur les parts de la plus-value sociale totale, puisque certaines entreprises sont capables de faire plus que le taux de profit en vigueur et d'autres sont obligées de faire moins. Une logique similaire prévaut dans les secteurs de l'industrie et dans les différentes fractions nationales de l'industrie. La divergence nationale potentielle des "taux de profit" (plus précisément : les capacités divergentes à capter le capital social total) est un élément important pour comprendre l'émergence des guerres commerciales et, dans des cas plus extrêmes, des conflits militaires. Non seulement le taux de profit a tendance à baisser avec le temps, mais la répartition de la plus-value entre toutes les entreprises industrielles du monde - divisée en fonction de leurs nombreux secteurs, pays et localités - est elle-même un processus turbulent, et est le moteur de la transformation territoriale sous le capitalisme, à mesure que de nouveaux complexes industriels plus compétitifs apparaissent et que les anciens tombent en ruine.

Dans cette optique, nous pouvons utiliser des mesures nationales de la rentabilité industrielle pour confirmer notre hypothèse selon laquelle la production chinoise était, comparativement, plus rentable que d'autres sites potentiels d'investissement industriel au tournant du millénaire - raison pour laquelle la Chine était un lieu de délocalisation industrielle mondiale si important à cette époque, surpassant les États voisins d'Asie du Sud-Est - et que cette rentabilité a atteint un sommet et commencé à stagner au cours de la dernière décennie. Les tendances en matière de rentabilité peuvent alors être considérées comme le moteur des délocalisations d'usines (à la fois vers des provinces moins chères en Chine et vers d'autres pays) ainsi que de l'évolution de la composition des investissements et de l'emploi au sein de l'économie nationale. C'est du moins ce à quoi on pourrait s'attendre, car cela semble lier plusieurs tendances déjà évidentes : à mesure que les rendements industriels diminuaient, davantage d'argent était d'abord canalisé dans les bulles de construction massives induites par les mesures de relance, et maintenant aussi dans les services, qui ont tendance à être beaucoup moins productifs et nettement plus difficiles à mécaniser (c'est-à-dire à rendre plus productifs). La spéculation et la financiarisation se sont développées, créant des bulles boursières, un secteur bancaire parallèle en plein essor et une infrastructure complexe pour faciliter la fuite des capitaux du marché gris vers des actifs "sûrs" (comme l'immobilier) à l'étranger[xi].

Il est possible de prétendre que la rentabilité a connu une hausse en Chine après le tournant du millénaire, tout en affirmant que le taux de profit lui-même a connu un déclin séculaire pour deux raisons : Premièrement, la baisse du taux de profit est elle-même cyclique, car les tendances compensatoires le poussent à remonter pendant de brèves périodes, avant qu'il ne poursuive son déclin. Dans ce processus, chaque pic tend à être plus bas et/ou plus court que le précédent. Deuxièmement, les augmentations locales de la rentabilité ne contredisent pas l'affirmation selon laquelle le taux de profit tend à diminuer, puisque ce

taux n'est pas local mais global, et ne s'applique qu'à l'ensemble du système dans sa totalité. Marx indique clairement, par exemple, que certaines industries sont capables de réaliser plus de bénéfices que le taux moyen, tandis que d'autres en réalisent moins, c'est tout simplement le cœur de la concurrence - et cela ne change bien sûr rien au fait que le taux moyen reste la moyenne, ou que la plupart des entreprises réalisent probablement des bénéfices proches de ce taux. Conceptuellement, nous pouvons étendre la même notion à des secteurs industriels entiers et à des fractions nationales de capital. En fait, la conclusion est nécessaire si nous prenons en considération la réalité de l'arbitrage international du travail et les inégalités du coût du travail produites historiquement. Là encore, cette inégalité a été le principal moteur de l'expansion géographique du capitalisme dans le monde, et pousse maintenant à sa reconstruction continue des territoires qui lui sont immanents.

Mais comment, exactement, mesurer la rentabilité en Chine ? Idéalement, nous voulons saisir à la fois une mesure large du taux de profit national, dérivée des statistiques commerciales conventionnelles, et une mesure plus spécifique aux entreprises industrielles (ou, idéalement, peut-être simplement manufacturières). La mesure nationale permettra de mesurer les tendances dans tous les secteurs pour la Chine dans son ensemble, tandis qu'une mesure spécifiquement industrielle nous aidera à nous concentrer sur le noyau productif de l'économie sans les effets potentiellement divergents d'une rentabilité élevée parmi, par exemple, les entreprises immobilières, causée par une spéculation effrénée et la bulle des prix des actifs.

Pour les marxistes qui tentent de mesurer un "taux de profit" marxien au niveau national, la pratique consiste généralement à utiliser l'équation classique du taux de profit, mais à substituer des mesures issues des statistiques commerciales conventionnelles pour chacun de ses éléments en valeur. L'équation classique est la suivante :

$$\frac{S}{C+V}$$

Où S = Survaleur, C = Capital constant et V = Capital variable.

Cette équation diffère du taux de rendement standard (ROR) utilisé dans les statistiques sur les entreprises, qui est souvent utilisé pour saisir le retour sur investissement. La mesure du ROR prend généralement la valeur actuelle d'un investissement, lui soustrait sa valeur initiale et divise la somme résultante par cette valeur initiale. C'est une bonne mesure pour les investisseurs individuels, mais la ROR ne saisit qu'une dimension limitée de la rentabilité au cours d'une année donnée et elle ne rend pas vraiment compte de l'ampleur des bénéfices par rapport à l'investissement total réalisé dans des éléments tels que les installations et les équipements. Il donne donc une très mauvaise idée de la façon dont la rentabilité des entreprises en tant que telle évolue dans le temps. Lorsque les économistes tentent de calculer des mesures plus importantes de la ROR à l'échelle de l'économie, il est courant d'utiliser une mesure plus importante de la part du capital dans la production totale, mais la méthode essentielle est la même.

Les variations de la mesure du taux de profit (RDP) dérivée de Marx - mais, là encore, fondamentalement différente de ce qu'est le RDP dans le modèle de Marx puisqu'elles ne sont calculées que sur des fragments de la valeur totale - sont plus appropriées, car elles donnent une idée de l'ampleur des profits par rapport aux coûts totaux, et l'équation peut être décomposée à la fois en taux d'exploitation (c'est-à-dire S/V, également appelé taux de plus-value), et en composition organique du capital (c'est-à-dire C/V). Le taux d'exploitation de Marx mesure le taux social global d'extraction de la plus-value et, par conséquent, si l'on substitue les statistiques conventionnelles, la signification change quelque peu. En utilisant la production ou le profit comme numérateur et la masse salariale globale pour un pays ou un secteur donné comme dénominateur, nous obtenons simplement une comparaison de leurs amplitudes relatives dans le temps. Cette comparaison est toutefois significative, car si les bénéfices ou la production totale augmentent mais pas les coûts salariaux totaux, cela indique soit un travail plus intensif pour un salaire moindre (par rapport à la production), soit un changement dans le processus de production lui-même, les entreprises optant pour des types de production à plus forte intensité de main-d'œuvre. Ces changements dans le processus de production, dans la mesure où ils proviennent de sources techniques (c'est-à-dire de nouvelles machines, de nouvelles infrastructures, etc. En utilisant les statistiques conventionnelles, le C/V peut être converti en une certaine mesure des coûts des matériaux + le capital fixe divisé par la masse salariale.

Mais il n'est pas facile de choisir les substituts corrects à utiliser pour cette équation. Dans cette équation, S représente la valeur totale de la plus-value sociale, et le substitut des statistiques des entreprises est généralement une mesure de la valeur de la production totale ou simplement du bénéfice net pour l'année ; et V représente le capital variable, c'est-à-dire l'argent dépensé pour les travailleurs, de sorte que le substitut est généralement la somme des salaires ou une combinaison des salaires et des dépenses en avantages sociaux pour obtenir une mesure plus complète de la masse salariale totale[xii]. Pour C, une mesure du stock de capital est généralement utilisée. La question de savoir quelle est la meilleure mesure du stock de capital (comment calculer l'amortissement, s'il faut utiliser les coûts historiques ou actuels, etc.) fait l'objet de nombreux débats, mais le cas chinois pose des problèmes encore plus graves.), mais les problèmes sont encore plus graves dans le cas de la Chine. Le plus important est le fait qu'il n'existe tout simplement pas de mesure officielle du stock de capital. Dans les comptes nationaux classiques, le stock de capital est généralement mesuré comme la somme des valeurs nominales de tous les actifs fixes utilisés dans l'économie. Étant donné que la mesure de la rentabilité exige de comprendre l'importance relative du capital immobilisé en actifs fixes au cours d'une année donnée par rapport à l'importance des rendements annuels, l'absence totale de toute mesure du stock de capital crée un problème majeur.

Nombreux sont ceux qui ont tenté de résoudre les problèmes liés au stock de capital avec leurs propres mesures. La méthode la plus courante a consisté à utiliser la mesure de l'"accumulation d'actifs fixes" du Bureau national des statistiques (NBS) pour construire une série d'inventaires perpétuels - en fait, puisque les nouveaux actifs ajoutés chaque année sont enregistrés, vous pouvez les prendre, en soustraire une mesure de la dévaluation ou de la fermeture de l'entreprise, puis ajouter le reste de manière composée chaque année. Cela permettra de construire une mesure du stock de capital petit à petit, mais cela dépend de l'existence d'une sorte de mesure de départ pendant au moins un an (bien que si vous remontez suffisamment loin dans le temps, ce point de départ peut être suffisamment petit pour être négligeable à la fin, souvent les chiffres sont tirés de certaines données initiales

recueillies dans les années 1950)[xiii]. Une variante plus compliquée de cette méthode est utilisée par Li Mingqi, l'érudit marxiste le plus connu, pour tenter une mesure empirique du taux de profit chinois. Li, cependant, n'a publié qu'un tableau de ses résultats, et n'a rendu publics ni son taux de profit ni les chiffres du stock de capital[xiv]. Dans l'ensemble, très peu de tentatives ont permis de fournir une mesure précise et actualisée du stock de capital pour les dernières années, qui soit accessible au public. Il existe cependant deux documents en chinois qui proposent un modèle assez robuste pour calculer le stock à l'aide d'une série d'inventaires perpétuels, incluant l'amortissement et leurs propres calculs finaux année par année. Le premier, de Shan Haojie, ne va que jusqu'en 2006. Le second, de Wang Wei, étend une méthode similaire jusqu'en 2016[xvi], mais chacune de ces tentatives aboutit à une mesure du stock de capital qui est suspectement faible par rapport au PIB. Cela signifie que, si leurs tendances peuvent être exactes, elles produisent des mesures du taux de profit réel qui sont absurdement élevées (parce que le numérateur S est gonflé par rapport à C au dénominateur).

Une exception est la mesure du stock de capital fournie par la version la plus récente de la Penn World Table (PWT)[xvii], qui est calculée selon un système d'inventaire perpétuel similaire, en utilisant des "données d'investissement par actif". Dans certains cas, la PWT enregistre neuf catégories d'actifs, mais pour la plupart des pays (et pour la construction des séries du stock de capital), quatre actifs sont utilisés :

les structures (y compris résidentielles et non résidentielles), les machines (y compris les ordinateurs, les équipements de communication et autres machines), les équipements de transport et autres actifs (y compris les logiciels, les autres produits de propriété intellectuelle et les actifs cultivés)[xviii].

La PWT est une base de données agrégée conçue pour pouvoir comparer les indicateurs macroéconomiques de différents pays en convertissant toutes les valeurs des monnaies nationales en une valeur internationale standardisée en dollars américains en utilisant les parités de pouvoir d'achat (PPA, c'est-à-dire combien de biens peuvent être achetés avec un montant donné de monnaie). Les versions précédentes de la PWT ont été une source importante pour les marxistes qui tentaient de mesurer empiriquement le taux de profit, et une Extended Penn World Table (EPWT) a été composée par Adalmir Marquetti et Duncan Foley, qui inclut un taux de profit brut calculé pour tous les pays disponibles dans une ancienne version de la base de données[xix]. Le principal inconvénient de l'EPWT est qu'elle ne s'étend que jusqu'en 2009, alors que la version la plus récente de la PWT (v9.1) s'étend jusqu'en 2017. Cela dit, la version actuelle de la PWT inclut des transformations beaucoup plus opaques de ses valeurs dans un souci de comparabilité internationale, et fournit peu d'explications détaillées, pays par pays, sur la provenance exacte de ses mesures. Ce qu'il gagne en échelle, il peut donc le perdre en détail.

Les variables

Face à ces problèmes, la solution la plus solide pour mesurer la rentabilité de l'industrie chinoise consiste à répéter la procédure en utilisant plusieurs séries de variables différentes capables de remplacer les mesures de S, C et V. Cela peut être fait au niveau national en utilisant quelques sources de données différentes. Mais les mesures nationales de la

production (comme le PIB) et du stock de capital ou des actifs totaux posent des problèmes, car elles peuvent souvent inclure des éléments comme le parc de logements résidentiels, les investissements spéculatifs et d'autres formes d'activités non productives qui évoluent dans le sens opposé à celui de la rentabilité industrielle (car les faibles retours sur investissement dans les industries productives encourageront les fonds à aller vers des sources plus spéculatives). Cela signifie que les tendances compensatoires à la baisse du taux de profit sont exagérées dans de telles mesures. En même temps, l'enregistrement de choses comme les bulles du logement ou de la construction dans les statistiques nationales peut être instructif en soi, de sorte que de telles mesures ne sont pas inutiles. Elles seront utilisées ici, mais doivent être complétées. Ainsi, en plus de ces mesures nationales, il sera utile d'essayer de zoomer sur la rentabilité des entreprises industrielles en tant que telles.

Deux sources principales seront utilisées. Premièrement, la Penn World Table (PWT) et sa ramification Extended Penn World Table (EPWT). Ces valeurs seront enregistrées en USD international standardisé. Deuxièmement, des données provenant du Bureau national chinois des statistiques (NBS), qui sont enregistrées en RMB. En plus de ces sources principales, nous reproduirons, à titre de comparaison, toutes les autres mesures du taux de profit de l'économie chinoise pour lesquelles des données publiques sont disponibles (essentiellement toutes sauf les travaux de Minqi Li)[xx]. À partir de ces autres sources, nous dériverons également une mesure plus approfondie de la part de la masse salariale dans la production totale, produisant notre propre mesure composite de la part salariale à utiliser dans l'ensemble. Avant d'approfondir les données, nous passerons en revue chaque élément de l'équation S/C+V pour expliquer quel ensemble de variables sera utilisé en tant qu'éléments de remplacement, et à quelle échelle ils fonctionnent.

S - Production, bénéfice net, valeur ajoutée

Les doublons de S sont les plus variés. En effet, aucune catégorie des statistiques sur les entreprises ne se rapproche vraiment de l'idée de base de la plus-value et, de toute façon, la plus-value totale n'est pas quelque chose qui, au sens marxiste du terme, pourrait être mesurée de cette manière. Elle n'est compréhensible qu'à l'échelle du système, à l'échelle sociale, avec la mesure monétaire de la production nationale, des bénéfices nets moyens des industries individuelles ou de la valeur ajoutée d'une entreprise, qui laissent tous entrevoir différentes dimensions du mouvement de la plus-value totale. Néanmoins, on s'attendrait à ce que de telles mesures suivent à peu près les mêmes tendances sur le long terme, même si elles expriment plus fortement les divergences. Nous nous attendons certainement à ce que les taux de profit augmentent dans certains endroits ou dans certaines industries, même s'ils peuvent être généralement en baisse. Mais, là encore, il s'agit simplement de comprendre ces divergences et de les intégrer dans le tableau plus large de la rentabilité globale.

Résultats

Le premier élément de remplacement utilisé sera la production nationale, essentiellement les mesures du PIB du PTB et de la NBS. Traditionnellement, les mesures du PIB (produit intérieur brut) tentent de saisir la "valeur" marchande (c'est-à-dire le prix) de tous les produits finis et services produits à l'intérieur des frontières d'un pays - le PNB (produit national brut) s'ajoutant à ce revenu produit par les citoyens de ce pays à l'étranger également. Les données de prix brutes utilisées pour le calcul du PIB sont recueillies de différentes manières dans les différents pays, mais il existe trois méthodes communes pour effectuer le calcul lui-même. La première, utilisée aux États-Unis, est l'approche des "dépenses", qui calcule le PIB comme suit : consommation des ménages + investissements + dépenses publiques + exportations nettes. La seconde est l'approche "revenus", basée sur la notion de "facteurs de production" qui existe dans l'économie conventionnelle. Cette méthode calcule le PIB comme suit : salaires versés aux travailleurs + bénéfices réalisés par les entreprises + impôts sur la production + consommation de capital fixe.

Enfin, l'approche "production", principale mesure annuelle utilisée en Chine, calcule le PIB comme : la somme de la valeur ajoutée réelle dans tous les secteurs de l'économie[xxi]. La mesure de la valeur ajoutée réelle est, à la base, une façon de calculer le reste obtenu après avoir soustrait le prix des intrants intermédiaires du prix de la production totale. En Chine, cette valeur est mesurée séparément pour essentiellement tous les secteurs industriels, et ces mesures sont additionnées pour produire la mesure du PIB national. Cette méthode est utilisée pour produire les estimations trimestrielles du PIB, ainsi que la mesure annuelle officielle. Cependant, il arrive que la Chine produise également un chiffre de PIB calculé selon l'approche des dépenses. La différence essentielle entre ces deux méthodes est que l'approche par les dépenses calcule les coûts des intrants et les projets à l'avance, tandis que l'approche par la production calcule les coûts finaux et les projets à l'envers (en soustrayant les dépenses intermédiaires).

Il n'est pas nécessaire ici d'entrer dans les détails exacts de la manière dont les données du PIB sont recueillies et dont le chiffre est calculé[xxii]. Une objection invariable à l'utilisation de tels chiffres est la question des chiffres gonflés. Les problèmes d'exagération de la production ont historiquement été principalement le fait des gouvernements locaux, où il y a une forte incitation à gonfler les chiffres fournis à l'agence centrale des statistiques. À des niveaux de déclaration inférieurs, cela peut créer des distorsions majeures, et les récentes tentatives de dominer la surdéclaration ont conduit à des "baisses" apparentes de la production (comme à Jilin et en Mongolie intérieure), qui ne sont en réalité que le dégonflement de la bulle statistique. Comme la déclaration locale des chiffres est un élément du calcul de la production nationale, cela conduit de nombreux chercheurs à suggérer une déflation standard du chiffre brut du PIB, généralement de 1 à 2 % pour la plupart des années. En outre, certaines années qui ont connu des ralentissements extrêmes (en particulier celles qui sont plus éloignées dans le passé, comme en 1998) présentent des chiffres fondamentalement discutables, ne reflétant pas la gravité du ralentissement sur le terrain. Cela dit, des efforts considérables ont été déployés au cours des deux dernières décennies pour corriger ces problèmes au niveau national, et le NBS modifie les mesures de la production locale qu'il reçoit avec des pondérations dérivées de variables plus difficiles à falsifier comme le trafic de marchandises, la consommation d'électricité et les images satellite des lumières de nuit. L'exagération de la mesure du PIB est donc elle-même souvent exagérée dans la presse. Bien qu'elle soit indubitablement gonflée dans une certaine mesure, l'inflation plus fondamentale qui sous-tend la croissance du PIB en Chine est liée à la part élevée des investissements dans le PIB - un sujet que nous aborderons plus loin[xxiii].

Mais pour nos objectifs, même une inflation extrême n'a pas d'importance, puisque nous ne sommes pas intéressés par la somme exacte des prix de la production. Nous recherchons plutôt des tendances dans le temps. Les données salariales seront calculées en tant que part de la production, donc elles incluront la même inflation. Le stock de capital, bien qu'il constitue une mesure distincte (voir ci-dessous), doit être gonflé de manière équivalente au niveau local - la formation de capital fixe, qui est à la base de nombreuses reconstructions du stock de capital, a également tendance à être exagérée par les responsables locaux. Tout cela signifie simplement que les tendances doivent être claires, quelle que soit l'inflation. Tant que le stock de capital n'est pas gonflé dans une mesure très différente de la production, les chiffres reflèteront toujours avec précision le poids relatif de chaque composante de l'équation.

La première mesure du PIB que nous utiliserons est celle du PTB, normalisée en USD international pour faciliter la comparaison. Dérivée à l'origine de la NBS, cette mesure du PIB n'a pas été corrigée par d'autres moyens, et elle est utile car elle peut être comparée sans modification à la mesure du stock de capital national, également présente dans la PWT.

La deuxième mesure du PIB que nous utiliserons est simplement le même chiffre, mais tel qu'il est enregistré directement par la NBS, en unités de 100 millions de RMB. Cette mesure est utilisée indépendamment car elle se compare bien avec nos deux mesures du stock de capital, provenant de sources universitaires chinoises, qui sont également libellées en unités de 100 millions de RMB.

Bénéfice net

Le problème majeur du PIB n'est pas l'inflation, mais plutôt la manière dont le calcul de la valeur ajoutée inclut tous les secteurs de l'économie. Bien que cela semble plus complet (et c'est le cas), le problème est que les secteurs soutenus par une spéculation extrême (immobilier, finance, etc.) sont inclus à côté des secteurs traditionnellement productifs comme l'industrie manufacturière, la logistique et l'agriculture. Bien qu'il soit absurde d'essayer d'appliquer proprement une définition des entreprises individuelles qui sont productives de valeur par rapport à celles qui sont non productives - pour les mêmes raisons que celles exposées ci-dessus concernant les mesures de valeur en général, qui ne peuvent être comprises qu'à l'échelle sociale appropriée - il est néanmoins clair que les industries FIRE (finance, assurance et immobilier), par exemple, comprendront une plus grande somme d'activités non productives et auront tendance à se développer de manière spéculative précisément lorsque la rentabilité du secteur productif diminue. Afin de se rapprocher des tendances dans le seul secteur productif, il est courant de calculer des mesures de rentabilité distinctes uniquement pour le secteur manufacturier.

Dans les statistiques nationales chinoises, des mesures sont fournies pour les bénéfices nets des "entreprises industrielles de taille supérieure à celle indiquée" (规模以上企业), qui comprennent la grande majorité des entreprises industrielles. Avant 2011, la "taille désignée" était toute entreprise réalisant plus de 5 millions RMB de son chiffre d'affaires annuel principal. Après 2011, la barre a été relevée à 20 millions RMB. Cette redéfinition statistique affectera les chiffres bruts de la production[xxiv], mais elle ne devrait pas avoir d'effet sur les tendances que nous examinons ici, car les proportions relatives seront toujours comparables de la même manière chaque année, puisqu'il s'agit de mesures

dérivées de la population des entreprises de taille supérieure à la taille désignée - c'est-à-dire que si la redéfinition entraîne une baisse de la production totale en 2011 par rapport à 2010, la part salariale dérivée de cette production diminuera également, tout comme les différentes mesures que nous pouvons utiliser pour le stock de capital fixe de ces mêmes entreprises.

La seule différence essentielle, cependant, est que la mesure des bénéfices nets produira un taux de profit beaucoup plus faible en termes absolus. En effet, le PIB ou la valeur ajoutée (voir ci-dessous) sont des mesures de la production totale après soustraction des intrants intermédiaires mais avant que cette production ne soit divisée en salaires, coûts du capital, remboursement de la dette, impôts, bénéfices, etc. Les bénéfices nets, cependant, ne saisissent que cette partie de la production. Ils ne sont pas des mesures de la production totale et sont donc qualitativement différents des autres. Cela reste instructif - peut-être même plus - car nous ne nous faisons pas d'illusion sur la possibilité de reproduire fidèlement l'équation "marxiste" pour calculer un véritable taux de profit en valeur. Lorsque l'on essaie d'utiliser les statistiques commerciales conventionnelles pour tracer des schémas de rentabilité afin d'approcher ce qui pourrait être la tendance la plus profonde et la plus inobservable, il est absolument logique d'utiliser à la fois la production et le profit, et le chiffre du profit donne une image un peu plus "pure" des grandeurs relatives. Cela dit, il est important de garder à l'esprit que deux choses qualitativement (bien que légèrement) différentes sont mesurées ici.

La valeur ajoutée

Alors que la variable du bénéfice net enregistre la somme globale des bénéfices entreprise par entreprise tels qu'ils apparaissent dans les bilans des entreprises, le NBS calcule également une mesure distincte de la valeur ajoutée pour l'industrie dans son ensemble - c'est cette mesure qui, avec d'autres secteurs, est utilisée pour calculer la production nationale. Cette mesure peut être utilisée comme une alternative plus large à la variable des bénéfices nets, car elle inclut un plus grand nombre d'entreprises. Mais, plus important encore, la mesure est simplement une façon différente de saisir la production en utilisant l'approche de la valeur ajoutée, qui soustrait la valeur du prix des produits intermédiaires de la production totale. Il s'agit d'une mesure de la production, et non du bénéfice net (voir ci-dessus). On s'attendrait à ce que ce nombre soit plus important en termes absolus, mais qu'il suive une trajectoire essentiellement similaire [xxv].

C - Capital social, total des actifs, immobilisations, actifs non courants

Le stock de capital

Comme mentionné ci-dessus, la variable la plus difficile dans le cas chinois est le remplacement de Constant Capital. Habituellement, une mesure du stock de capital est utilisée, mais il n'existe pas de telle mesure pour la Chine au niveau national. Ceux qui ont essayé de produire une telle mesure utilisent généralement le système d'inventaire perpétuel (voir ci-dessus), et il semble que ce soit la méthode adoptée par la PWT, bien que celle-ci soit quelque peu opaque. La mesure du stock de capital que nous utiliserons en

conjonction avec le PIB est donc celle qui est dérivée de la PWT, et est fournie en USD international comparable à la mesure du PIB. Cela offre une tentative de mesurer le taux de profit au niveau de l'ensemble de l'économie nationale.

Deux autres mesures du stock de capital seront utilisées, en plus de celle tirée de la PWT. La première provient de Shan Haojie, et utilise la méthode de l'inventaire perpétuel pour "compter" à partir d'une année de base dans les années 1950. La méthode et les estimations de Shan semblent être parmi les plus largement citées dans la littérature en langue chinoise sur le calcul du taux de profit, ainsi que dans toutes les tentatives ultérieures de calcul du stock de capital. La mesure de Shan, cependant, prend fin en 2006. La deuxième mesure du stock de capital provient de Wang Wei, Chen Jie, Mao Shengyong, qui utilisent une méthode similaire à celle de Shan afin de calculer le stock de capital jusqu'en 2017.

Le problème majeur de ces deux dernières sources, comme mentionné brièvement ci-dessus, est que l'estimation de l'inventaire permanent semble produire systématiquement une mesure du stock de capital plus petite qu'elle ne devrait l'être. Le stock de capital de la plupart des pays pour une année donnée, même après prise en compte de la déflation, est supérieur à leur PIB pour cette même année. Cela est logique, étant donné que le stock de capital est essentiellement un artefact de la croissance du PIB des années précédentes, dont l'une des composantes était l'investissement fixe. Dans les statistiques nationales des autres pays, comme le montre le PTB, la mesure du stock de capital est presque toujours supérieure à celle du PIB. C'est le cas de la mesure du stock de capital de la PWT pour la Chine. Toutefois, on ne sait pas très bien pourquoi ce n'est pas le cas dans les documents en langue chinoise qui calculent le stock de capital.

Cela dit, il n'est pas nécessaire d'essayer de "corriger" ces mesures, car il n'y a aucune raison de croire que cette méthode perturbe sérieusement la tendance de la croissance du stock de capital, qui est comparée à la tendance du PIB. Une mesure du stock de capital mystérieusement petite produira la même tendance du taux de profit, mais à une valeur absolue beaucoup plus élevée (ce qui signifie qu'elle ne doit pas être utilisée pour une comparaison de pommes à pommes avec d'autres taux sur le même axe des y, même si les tendances, coupées de leur ancrage à l'axe des y, peuvent être comparées). Si l'on voulait tenter de résoudre ce mystère, nous pensons que cela pourrait être lié au fait que les calculs des universitaires chinois concernant le stock de capital, puisqu'ils dérivent plus ou moins purement de la mesure de la formation d'actifs fixes publiée par la NBS, n'intègrent pas un élément clé du total des actifs qui est inclus dans le stock de capital d'autres pays. Nous ne nous chargeons cependant pas de résoudre ce mystère[xxvi].

Total des actifs, actifs immobilisés et actifs non courants

Cela dit, il existe des mesures alternatives dans les statistiques nationales chinoises. Bien que le NBS n'enregistre pas directement le stock de capital, il enregistre diverses mesures des actifs des "entreprises industrielles de taille supérieure à celle indiquée". Cela permet de formuler des substituts spécifiques à l'industrie pour le capital constant, qui, pour Marx, est la somme dépensée pour les usines, les équipements et les intrants dans le processus de production - essentiellement tous les coûts autres que ceux consacrés à la main-d'œuvre ou à divers types de loyers non productifs. La notion d'"actif" dans les statistiques sur les

entreprises est essentiellement la même, bien qu'elle soit subdivisée en plusieurs catégories. La première, matérielle par rapport à immatérielle, saisit la différence entre les biens et matériaux réels et la propriété intellectuelle comme les droits d'auteur. Ici, nous n'utiliserons que des mesures des actifs corporels.

Mais les actifs corporels peuvent être subdivisés en actifs courants et fixes, et une troisième mesure légèrement plus large des actifs non courants (y compris les actifs fixes) peut être produite en soustrayant les actifs courants du total des actifs. Les actifs courants sont définis comme tout actif supposé être vendu, consommé ou épuisé dans le cadre du processus de production normal au cours de l'année de mesure. Cette catégorie est plus large que celle qui convient le mieux à notre usage, car elle comprend des éléments comme l'argent liquide, les stocks qui pourraient être vendus et certains types d'investissements à court terme. Néanmoins, les actifs circulants seront une mesure utile à utiliser, ne serait-ce que pour les comparer aux autres. Les actifs immobilisés sont des immobilisations corporelles qui ne seront pas épuisées au cours d'un cycle de production d'une seule année. Cette mesure est plus proche de celle que nous recherchons, mais elle n'inclut pas de nombreux produits intermédiaires consommés (qui sont cependant inclus dans les stocks et donc mesurés en actifs courants). Les actifs non courants sont une catégorie plus large qui comprend les actifs fixes et d'autres types d'investissements à long terme, et qui peut être estimée approximativement en soustrayant les actifs courants du total des actifs corporels.

Nous utiliserons la mesure du total des actifs, des actifs immobilisés et des actifs non courants pour les "entreprises industrielles de taille supérieure à celle indiquée" conjointement avec les autres variables de la NBS (c'est-à-dire avec les bénéfices nets et la valeur ajoutée industrielle), car elles sont toutes mesurées en RMB de l'année en cours et peuvent être facilement comparées. Cela dit, on s'attendrait à ce que la mesure de l'actif total dégonfle faussement la mesure de la rentabilité (puisqu'elle inclut davantage d'actifs non pertinents qui seront néanmoins enregistrés comme un poids par rapport aux bénéfices) et à ce que les actifs fixes et non courants gonflent faussement la mesure de la rentabilité (puisqu'ils n'incluent pas les matières premières). Les actifs non courants pourraient être les plus précis, simplement parce que leurs quelques actifs non liquides supplémentaires en plus du capital fixe contribueront à combler les matières premières manquantes. Néanmoins, nous nous attendons à ce que les trois suivent la même tendance générale, et nous les représenterons simplement côte à côte pour donner au spectateur une idée de la marge d'erreur ainsi qu'une idée de cette tendance.

Enfin, comme la valeur du stock de capital diminue avec le temps, il est nécessaire de tenter de mesurer ce taux de dépréciation et de l'appliquer à la mesure du stock de capital chaque année. La PWT comprend une valeur de dépréciation, calculée comme la part du stock de capital total qui se déprécie au cours d'une année donnée. Cette part d'amortissement sera multipliée par la mesure d'amortissement utilisée pour chaque année. Shan et Wang et. al. proposent d'autres mesures de la dépréciation, mais leurs poids semblent un peu élevés par rapport aux autres options, c'est pourquoi nous utiliserons exclusivement les poids du PWT. En fin de compte, la dépréciation a tendance à ne représenter qu'une petite fraction chaque année, de sorte que le poids exact que nous utilisons n'a qu'un faible effet net.

V - La part des salaires

Marx a défini le capital variable comme la part du capital total qui est donnée aux travailleurs. Cela comprend les rémunérations sous forme de salaires ou de traitements, mais aussi des éléments tels que les prestations sociales ou de santé fournies par l'employeur (c'est-à-dire un plan de santé payé directement par l'employeur, mais pas les taxes sur la production qui pourraient être utilisées pour les systèmes de santé nationaux, qui sont simplement un coût inclus dans le calcul du bénéfice net ou de la production). La manière exacte de saisir cette valeur totale dans le contexte américain a fait l'objet de nombreux débats[xxvii], mais dans le cas chinois, une mesure de la masse salariale totale suffira, car des choses comme l'assurance maladie ou les plans de retraite fournis par l'employeur sont loin d'être aussi courantes - au contraire, les meilleures de ces politiques sont mises en œuvre par le biais du système d'assurance sociale, dont les versements sont soustraits des bénéfices nets de la même manière qu'un paiement d'impôt le serait[xxviii].

Cela dit, il n'existe pas de mesure unique et fiable de la masse salariale totale sur une longue période. Il existe cependant plusieurs bonnes mesures pour différentes périodes, chacune d'entre elles calculant les salaires en tant que part de la production totale. La PWT contient une mesure de la part des salaires pour toutes les années de sa base de données, mais avant 1993, elle utilise simplement un chiffre dupliqué, probablement dérivé d'une norme de l'époque de la planification qui n'a jamais correspondu à la réalité. Il existe cependant une bien meilleure alternative pour les années 1978-2004, produite par Bai Chong-en et Qian Zhenjie, qui composent plusieurs mesures de la part du travail tirées de sources multiples[xxix]. Celle utilisée ici sera leur part du travail "agrégée", calculée à partir de valeurs sectorielles - elle est choisie parce qu'elle correspond plus ou moins à la méthode de production utilisée pour calculer le PIB en comptant à partir de la valeur ajoutée sectorielle. Les valeurs de la part et la tendance évidente dans les données Bai et Qian tendent à correspondre aux données PWT après 1993, et les suivent de très près par la suite. Cela nous permet d'ajouter les valeurs PWT pour toutes les années après 2004 sans produire de rupture brutale dans la continuité des données. Les valeurs PWT sont également conservées pour les années antérieures à 1978, bien que nous ne les examinerons pas ci-dessous pour des raisons évidentes.

Pour récapituler, les données sur la part des salaires que nous avons compilées pour nos mesures utilisent les valeurs PWT pour les années 1952-1977, puis les valeurs Bai et Qian pour 1978-2004, et enfin les valeurs PWT pour 2004-2017. Ces données sont initialement calculées en pourcentage du PIB, mais elles peuvent également être transférées en vrac dans nos mesures spécifiques à l'industrie. Bien qu'il serait plus précis d'utiliser les valeurs de Bai et Qian pour la part du travail industriel, ces données ne sont enregistrées que jusqu'en 2004 et ne peuvent être combinées avec le PTB. En termes de tendance générale, cela ne pose pas de problème, puisque la part de la main-d'œuvre industrielle et la part globale de la main-d'œuvre suivent le même schéma. En ce qui concerne le calcul de la composition organique du capital et du taux d'exploitation (voir ci-dessous), il faut s'attendre à ce que la valeur de remplacement de V soit légèrement gonflée (la part agrégée est en moyenne supérieure de 10 % à la part de l'industrie pour toutes les années après 1990, ce qui signifie que la part des travailleurs de l'industrie dans la production industrielle

totale a eu tendance à être inférieure à la part de tous les travailleurs dans la production totale), et les conséquences de cette situation seront expliquées ci-dessous.

Les calculs

Nous calculerons le taux de profit (RDP), en utilisant chacun de ces éléments, de sorte que nous obtiendrons finalement sept mesures différentes du RDP - quatre pour l'industrie en particulier et trois pour l'ensemble de l'économie nationale. Ces mesures seront ensuite comparées à six mesures différentes du taux de profit couvrant différentes années, tirées de six sources différentes (quatre disponibles en anglais, deux uniquement en chinois). Ces mesures couvrent toutes les principales tentatives de calcul du POR chinois, à l'exception de celle de Minqi Li, qui a fourni des graphiques mais aucune donnée publique pour sa mesure. Suite à notre analyse de la nature de la transition vers le capitalisme en Chine, nous soutenons que quelque chose comme un POR capitaliste n'a vraiment de sens qu'à partir du tournant du millénaire. Cela dit, la rentabilité a été un facteur important pour suffisamment d'industries chinoises tout au long des années 1990 pour que la présente décennie soit également instructive. Nous allons donc calculer toutes nos valeurs de 1990 à 2017, 2018 ou 2019, les années les plus récentes pour lesquelles des données sont disponibles (selon la mesure). Toutefois, certaines des données du NBS ne remontent qu'au milieu des années 1990 ou à l'an 2000, de sorte que les mesures utilisant ces variables seront plus limitées.

Nous décomposerons ensuite les mesures du POR en approximations pour la composition organique du capital (OCC, calculée comme C/V), qui saisit le poids relatif des intrants non humains dans le processus de production (usines, équipements, matières premières) et le taux de valeur excédentaire (ROSV, calculé comme S/V). Parce que nous utilisons des doublons, nous ne calculons pas littéralement ces termes comme Marx l'entend. Au lieu de cela, nous examinons simplement les magnitudes relatives de certaines de nos variables, l'OCC étant le ratio stock de capital sur masse salariale et le ROSV étant le ratio production ou profit sur masse salariale. Cette décomposition nous permet de suivre les relations qui sous-tendent les tendances générales du RDP. L'OCC est généralement utilisé pour calculer les tendances de la mécanisation de la production, puisqu'il augmentera au fur et à mesure que les travailleurs seront remplacés par des machines. Marx prédit une augmentation tendancielle du PCO au fil du temps sous le capitalisme. Le ROSV, également appelé taux d'exploitation, est utilisé pour calculer les tendances de la gravité de l'exploitation du travail, c'est-à-dire la valeur extraite des travailleurs par rapport à celle qui leur est rendue sous forme de salaire. Ici, il ne nous montrera pas vraiment la plus-value, mais il nous donnera une impression de la quantité de profit ou de production produite par dollar dépensé pour les travailleurs. Pour chacun de ces éléments, les valeurs absolues ne sont pas aussi importantes que l'évolution dans le temps, puisque nous essayons de voir les moteurs sous-jacents des changements dans le POR.

Nous commencerons par présenter nos autres sources de mesure de la rentabilité, qui seront utilisées à des fins de comparaison, puis nous passerons à nos propres mesures du POR, et nous terminerons par nos mesures de la CCO et du ROSV :

Le POR étendu de Penn

La première est la mesure ROP déjà calculée dans les Extended Penn World Tables (EPWT), dérivée d'une version antérieure de la PWT. Il s'agit d'une mesure préétablie calculée par les créateurs des EPWT, Marquetti et Foley, et elle ne s'étend que de 1995 à 2007.

Maito

La seconde est la mesure du POR calculée par Esteban Maito, qui est la mesure la plus courante du taux de profit chinois évoquée par Michael Roberts. Dans un article de 2014, Maito utilise ses mesures de POR pour différents pays du monde afin d'affirmer que la Chine a été au centre de la rentabilité mondiale au cours des dernières décennies[xxx]. Mais la mesure de POR de Maito pour la Chine est simplement un agrégat des deux autres mesures suivantes que nous utilisons pour la comparaison ci-dessous (Bai et al 2006 et Qu et al 2013). Cela dit, ses données sont incluses ici à des fins de comparaison et présentées comme son propre calcul pour deux raisons : a) il s'agit de la citation la plus courante, à part Li, pour le calcul du POR chinois et b) il gonfle les mesures qu'il prend à partir de ses deux sources d'environ six points de pourcentage, probablement dans la conversion du taux de rendement en taux de profit.

Bai et al 2006

La principale source dont s'inspire Maito pour les années 1978-2005 est un document de Bai Chong-en, Hsieh Chang-Tai et Qian Yingyi de 2006, qui calcule le "taux de rendement du capital" (ROR)[xxxi]. Il s'agit d'un calcul légèrement différent du ROR, mais il aboutit à la même idée de base. Les auteurs calculent essentiellement le rapport entre la production et le capital, puis le multiplient par la part du capital dans la production totale (ils modifient ensuite le chiffre obtenu pour tenir compte des variations de prix au fil du temps, de la dépréciation, etc :), l'équation de base étant : CapitalShare * (Production/Capital)[xxxii] La valeur manquante est le coût du travail, qui n'apparaît pas au dénominateur mais qui est indirectement comptabilisé comme la portion inverse de la part du capital. En général, cette mesure du taux de rendement suivra le même schéma que le RDP, mais elle produira un chiffre inférieur - c'est peut-être la raison pour laquelle Maito gonfle les chiffres comme il le fait, pour tenter de passer du RDP au RDP.

Qu et al 2013

La deuxième source dans laquelle Maito puise pour combler les années restantes de 2006-2011 est une extension des travaux de Bai et al de Qu Honbgin, Julia Wang et Sun Junwei, publiés dans un rapport de recherche de HSBC[xxxiii]. Ces auteurs utilisent exactement la même méthode de calcul de la ROR que dans l'article précédent, et l'étendent à 2011. Maito prend ces chiffres et applique la même inflation que celle qu'il a appliquée aux chiffres de Bai et al. Pour notre comparaison, nous distinguons les deux mesures, mais on peut voir qu'elles forment une seule série dans le graphique final.

Wu et al 2020

La dernière mesure disponible du taux de profit chinois provient d'un article (actuellement disponible uniquement en chinois) publié en 2020, par Wu Xiaohua, Shi Ying et Chen Zhicao[xxxiv]. Les auteurs proposent une tentative de calcul du POR au sens marxiste (du moins tel qu'interprété par des auteurs comme Roberts, Carchedi et Maito), plutôt que du ROR. Leur mesure s'étend de 1994 à 2018, et à côté du POR, ils incluent des mesures de l'OCC et du ROSV. Cependant, l'"annexe" qui explique leurs méthodes en détail est absente de la version en ligne de leur document, de sorte que la source originale exacte de chacune de leurs mesures est actuellement obscure. Cela dit, ils citent le document de 2008 de Shan Haojie mentionné ci-dessus en ce qui concerne le stock de capital[xxxv]. Il est donc probable qu'ils utilisent la méthodologie de Shan pour étendre la mesure du stock de capital, en utilisant celle-ci en remplacement du capital constant (C) dans la formule du RDP. Ils expliquent ensuite dans une note de bas de page (à la figure 1, montrant leurs mesures) que leurs données proviennent bien du NBS, il est donc probable qu'ils utilisent les données officielles du PIB ou une mesure agrégée de la valeur ajoutée (c'est-à-dire éventuellement une mesure excluant certains secteurs) pour la plus-value (S), et ils utilisent probablement les données du NBS sur l'emploi et la masse salariale moyenne (qui est calculée par secteur) pour le capital variable (V). Leur colonne "masse salariale", cependant, tend à se situer environ 10 points de pourcentage en dessous de la part des salaires que nous utilisons, sur la base de la PTF et des deux documents cités directement ci-dessus. Il est toutefois possible que cela leur soit dû en utilisant la part salariale d'un seul sous-secteur, comme l'industrie, qui (comme expliqué ci-dessus) tend à être inférieure à la part salariale nationale globale.

*Zhao et Liu 2017*Une mesure supplémentaire du taux de profit chinois, bien que légèrement moins récente, peut être trouvée dans un autre document en langue chinoise publié en 2017, par Zhao Lei et Liu Hebei[xxxvi]. Zhao et Lei utilisent une série d'inventaire perpétuel différente (qu'ils complètent eux-mêmes) afin d'obtenir le stock de capital, et ils proposent leurs propres mesures OCC et ROSV, en plus du ROP. En plus de la mesure primaire du RDP (S/C+V), ils calculent trois mesures variantes du RDP, basées sur les méthodes utilisées par Gérard Duménil et Dominique Lévy, qui ajoutent au dénominateur le capital fixe et les stocks un par un, et incluent une variante qui soustrait certains types d'impôts[xxxvii]. Nous n'utiliserons que leur mesure primaire du RDP, qui est la plus comparable à nos propres mesures. Les trois dernières se contentent toutes de déflater la valeur du POR, mais elles tendent toutes à suivre le même schéma.

PWT 9.1, Taux de rendement

Le PWT 9.1 comprend également sa propre mesure du taux de rendement, similaire à celle utilisée par Qu et al (2013) et Bai et al (2006) ci-dessus. Nous comparerons cette ROR à nos mesures de ROP à la fin, dans son propre graphique. Il ne sera toutefois pas utilisé pour calculer le taux de profit moyen entre toutes les mesures, car il déprimerait injustement cette mesure, puisqu'elle est en moyenne assez faible.

Calculs originaux du POR

Ces mesures précédentes de ROP et de ROR seront comparées à nos sept propres mesures. La première est une mesure nationale tirée des chiffres du PIB et du stock de capital du PWT 9,1, et nous obtenons le même résultat si nous substituons le PIB NBS en RMB (puisque cela annule essentiellement la conversion du PENN en USD international). Les quatre suivantes sont des mesures spécifiques à l'industrie qui utilisent les bénéfices nets, la valeur ajoutée et diverses combinaisons de mesures des actifs pour l'industrie, et les deux dernières sont des variantes plus limitées utilisant le PIB NBS et d'autres mesures du stock de capital telles que calculées par Shan (08) et Wang et al (17) :

1) PENN9

Tout d'abord, nous calculons le POR national en utilisant les variables du PWT 9.1. Nous utilisons les chiffres PWT rgdpna et rnna pour le PIB et le stock de capital, respectivement, car ce sont les mesures les plus proches des comptes nationaux purs (convertis en USD internationaux mais pas fortement faussés par les modifications des PPA utilisées ailleurs dans les tableaux).

L'équation PENN9 est la suivante :

$$\frac{GDP}{(CapitalStock - Depreciation) + (LaborShare \cdot GDP)}$$

2) Bénéfices nets / Immobilisations

Il s'agit de la première d'une série de mesures du POR utilisant les bénéfices nets des "entreprises de taille supérieure à la taille désignée". Dans la deuxième moitié du dénominateur, toutes nos mesures utilisent la part de travail multipliée par la valeur ajoutée de l'industrie, plutôt que par les bénéfices nets, puisque la masse salariale a déjà été soustraite du chiffre des bénéfices nets. Les différences entre les mesures 2 à 4 correspondent à la valeur de remplacement utilisée pour C (voir ci-dessus) dans l'équation du POR. Celle-ci utilise les bénéfices nets et le prix total des actifs fixes :

$$\frac{NetProfits}{(FixedAssets - Depreciation) + (LaborShare \cdot VAIndustry)}$$

3) Bénéfices nets / Actifs non courants

La deuxième de la série des bénéfices nets, nous utilisons la même équation que ci-dessus, mais cette fois-ci nous calculons le prix des actifs non courants au lieu des seuls actifs fixes :

$$\frac{NetProfits}{(NCAssets - Depreciation) + (LaborShare \cdot VAIndustry)}$$

4) Bénéfices nets / Actif total

Le troisième de la même série, nous utilisons à nouveau la même équation, mais cette fois en utilisant le prix des actifs totaux :

$$\frac{NetProfits}{(TotalAssets - Depreciation) + (LaborShare \cdot VAIndustry)}$$

5) Valeur ajoutée

En outre, nous calculons une variante du POR en utilisant la valeur ajoutée totale de l'industrie. Il s'agit d'une mesure spécifique à l'industrie, comme celles utilisées pour les bénéfices nets, mais elle est conceptuellement plus similaire aux mesures utilisant le PIB, puisque son numérateur est un chiffre de valeur ajoutée, ce qui signifie qu'elle enregistre une mesure plus large de la production. Ce POR pourrait être calculé en utilisant n'importe quelle mesure du stock de capital utilisée ci-dessus, en donnant la même marge à la valeur finale. Mais comme l'écart est déjà évident, nous choisirons simplement l'Actif total, car il correspond à la définition quelque peu large de la production utilisée dans les mesures de la valeur ajoutée et ramène la dernière ligne dans la fourchette pour une comparaison correcte avec les autres, tout en incluant également des données pour les années 1990[xxxviii]. Si nous devions utiliser les Actifs fixes ou non courants, nous nous attendrions à un écart identique avec l'estimation la plus élevée en utilisant les Actifs fixes produisant une ligne de taux de profit juste en dessous du double de celle produite en utilisant l'Actif total. C'est cette équation qui sera utilisée :

$$\frac{VAIndustry}{(TotalAssets - Depreciation) + (LaborShare \cdot VAIndustry)}$$

6) PIB NBS et stock de capital Shan 08

C'est la première de deux mesures utilisant des calculs alternatifs du stock de capital produits par des universitaires chinois. Cette mesure ne s'étend que jusqu'en 2006. Comme mentionné précédemment, ces mesures du stock de capital sont excessivement faibles par rapport au PIB. Cela signifie que ces mesures du RDP seront beaucoup plus élevées que les autres, et seront donc visualisées séparément. Notez également qu'elles sont déjà soumises à une dépréciation, de sorte qu'aucun coefficient de dépréciation n'est ajouté à l'équation ici :

$$\frac{GDP}{(CapitalStock)+(LaborShare \cdot GDP)}$$

7) PIB NBS et Wang et al 17 Capital Stock

Il s'agit de la deuxième des deux mesures utilisant des calculs alternatifs du stock de capital. Cette mesure est plus récente et s'étend jusqu'en 2016. Elle utilise la même méthode de base pour calculer le stock de capital que celle utilisée dans le Shan 08, ce qui se traduit par le fait que les deux chiffres du RDP qui en résultent se suivent finalement de près. Comme ci-dessus, la mesure du stock de capital est déjà dépréciée et est inexplicablement basse, ce qui produit un POR gonflé. L'équation est la même, ne changeant que la valeur du stock de capital.

Calculs de l'OCC et du ROSV

Nous voulons également décomposer chacune de ces mesures de RDP en OCC et ROSV, puis mesurer les changements de ces variables sur plusieurs périodes différentes afin de déterminer lesquelles d'entre elles pourraient expliquer les grandes tendances que nous observons dans le RDP. Nous produirons deux mesures de l'OCC, mais comme nous utilisons une seule part de travail, appliquée à chaque variable de production ou de profit, toutes les valeurs de ROSV sortiront identiques, nous ne fournirons donc qu'une des nôtres. Nous les comparerons aux mesures ROSV et OCC de Wu et al (2020) et de Zhao et Liu (2017). Chacune de ces mesures sera fournie pour quatre périodes. Comme nous nous intéressons surtout aux tendances après la destruction de la ceinture industrielle de l'ère socialiste, qui a marqué l'achèvement de la transition de la Chine vers le capitalisme, nos chiffres récapitulatifs commenceront en l'an 2000 et se termineront en 2017, dernière année pour laquelle toutes les données sont disponibles. Bien que certaines de nos propres mesures du POR, ainsi que le POR de Wu et al (2020), s'étendent au-delà de 2017, nous prenons 2017 comme dernière année dans ces résumés, simplement pour que tous les changements au fil du temps puissent être comparés de manière égale. Les trois premiers résumés de l'évolution dans le temps examinent simplement les tendances sur cinq (2000-2005), dix (2000-2010) et dix-sept (2000-2017) ans, et la dernière mesure se concentre sur la période

de sept ans suivant la crise économique mondiale (2010-2017). Visuellement, nous allons séparer les trois premières mesures du temps ascendant de la mesure finale par une ligne verticale en pointillés.

Nos mesures initiales de l'OCC sont les suivantes :

1) PENN9 :

$$\frac{CapitalStock - Depreciation}{LaborShare \cdot GDP}$$

2) Valeur ajoutée industrielle :

$$\frac{FixedAssets - Depreciation}{LaborShare \cdot VAIndustry}$$

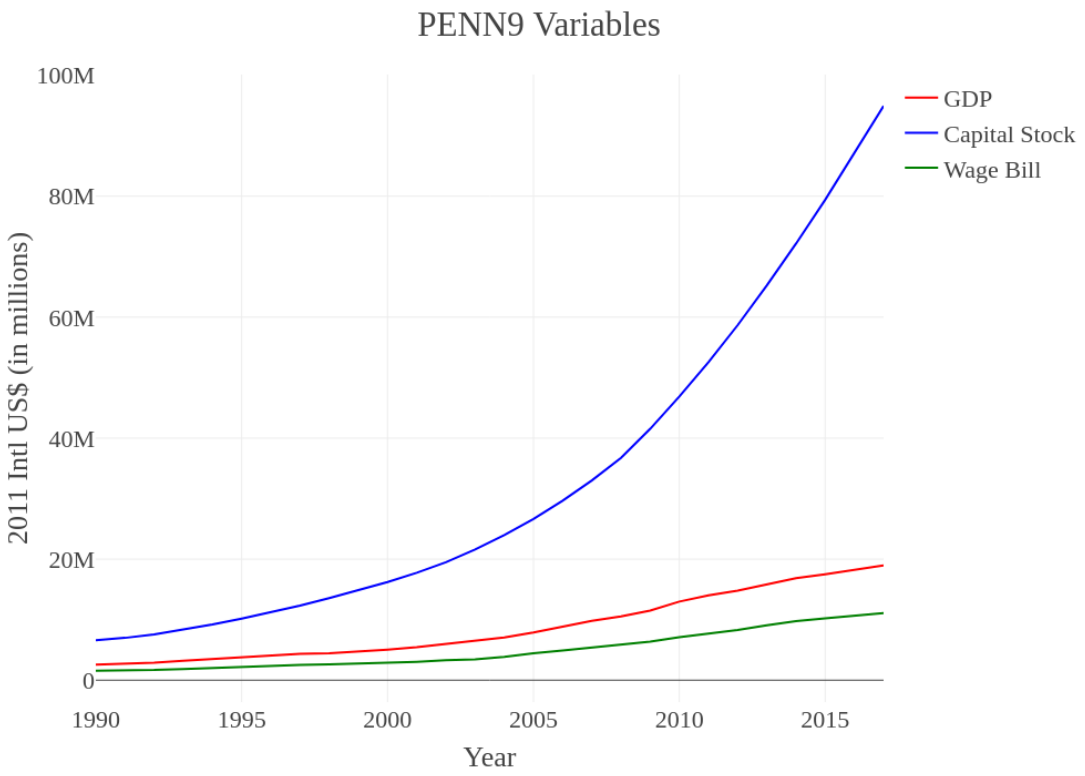
3) Wu et. al. 2020 mesure préfabriquée pour comparaison

Et, en utilisant n'importe laquelle de nos mesures de production/bénéfice, nous pouvons calculer le ROSV comme :

$$\frac{Output}{Output \cdot Laborshare}$$

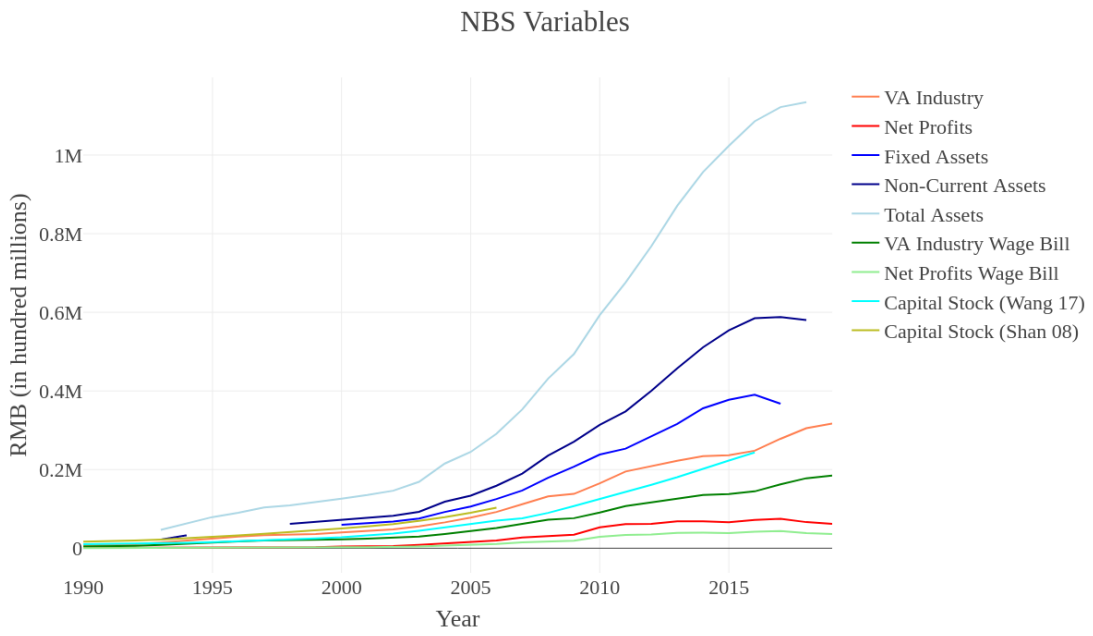
Visualiser les résultats

Une fois tous ces calculs effectués, nous pouvons maintenant visualiser les résultats. Tout d'abord, examinons l'évolution globale de nos principales variables dans le temps. Voici les variables extraites du PWT :



Nous pouvons voir ici que, surtout à partir du début des années 2000, la valeur totale du stock de capital monte en flèche par rapport à toutes les autres valeurs. La valeur de la dépréciation n'a pas été ajoutée à ce graphique, mais une tendance similaire, bien que plus modérée, prévaudrait même si elle était appliquée. Le lissage de la courbe semble impliquer que les données sur le stock de capital ont été interpolées plutôt que directement recueillies, et le processus semble plus mécanique que ce qui serait produit par la méthode de l'inventaire perpétuel.

Nous pouvons maintenant examiner la même chose pour les variables tirées de la NBS, en y ajoutant les mesures du stock de capital calculées par les chercheurs chinois :



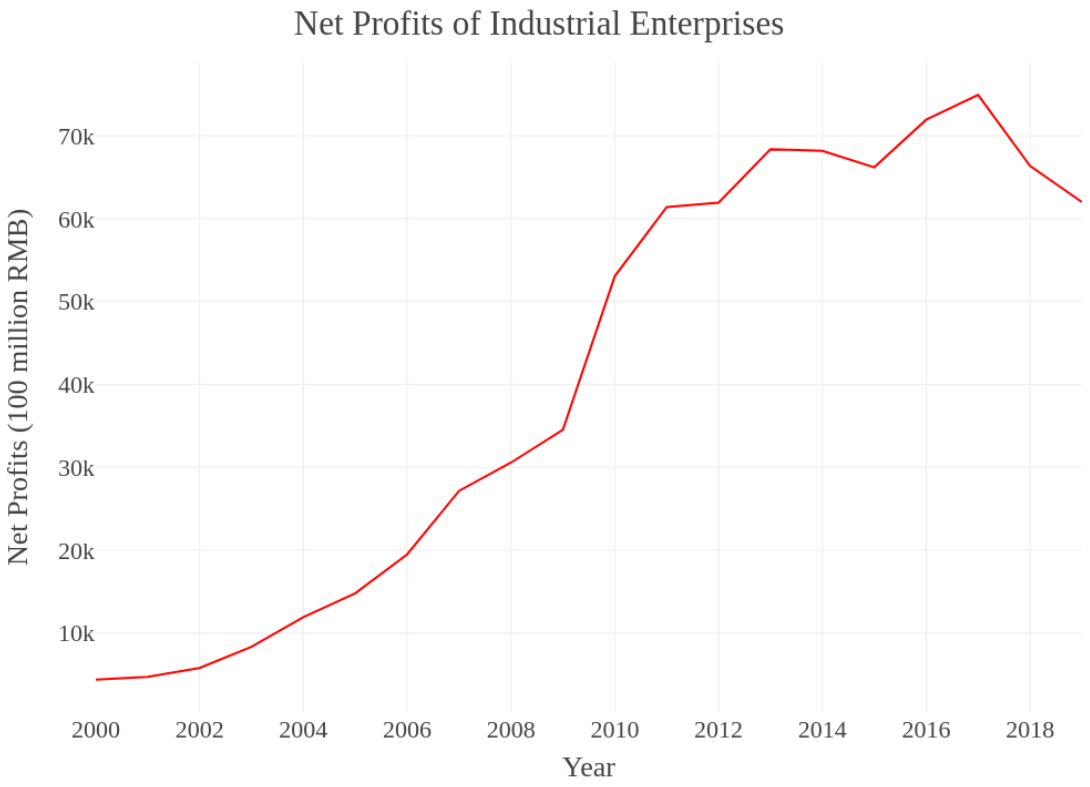
Nous constatons à nouveau que les différents éléments du stock de capital (actif total, actif non courant et actif fixe) sont nettement supérieurs aux autres variables, l'actif total en particulier augmentant de manière disproportionnée après 2010. Les deux mesures du stock de capital produites par Shan et Wang et al font exception : non seulement elles se situent en dessous de toutes les différentes mesures des actifs industriels, mais même (dans le cas des séries plus longues) elles se situent en dessous de la valeur ajoutée de l'industrie elle-même. Ceci est extrêmement inhabituel et indique que ces séries d'inventaire perpétuel du stock de capital peuvent être profondément imparfaites. Pour mettre le problème en perspective : ces mesures supposées du prix total du "stock de capital" à l'échelle de l'économie sont bien inférieures au prix total des actifs fixes du seul secteur industriel, tel qu'enregistré par la NBS. C'est une raison supplémentaire de présenter séparément les mesures du POR dérivées de ces estimations du stock de capital.

Il convient également de noter qu'au cours des dernières années visualisées ici, la valeur ajoutée de l'industrie est en hausse, tandis que les bénéfices nets des entreprises industrielles diminuent légèrement. Il s'agit là d'une différence notable en soi, et elle produira en fin de compte des tendances divergentes de rentabilité en fin d'année entre les trois mesures du POR du bénéfice net et le POR de la valeur ajoutée de l'industrie. Cette différence pourrait être due à un certain nombre de facteurs. La valeur ajoutée enregistre généralement la production brute (comprenant non seulement les ventes, mais aussi la croissance des stocks vendables et les impôts payés) moins les produits intermédiaires utilisés dans le processus de production (c'est-à-dire les matières premières, les produits semi-finis, les coûts énergétiques). La valeur ajoutée comptabilise la rémunération des salariés comme une composante de la production, aux côtés des impôts (souvent compris comme "rendement net pour les pouvoirs publics") et de l'excédent brut d'exploitation ("rendement du capital"). Les bénéfices, en revanche, sont simplement la mesure finale du

rendement du capital, une fois tous les coûts (y compris les salaires, les impôts, la location de terrains ou d'équipements, le remboursement de la dette, etc.

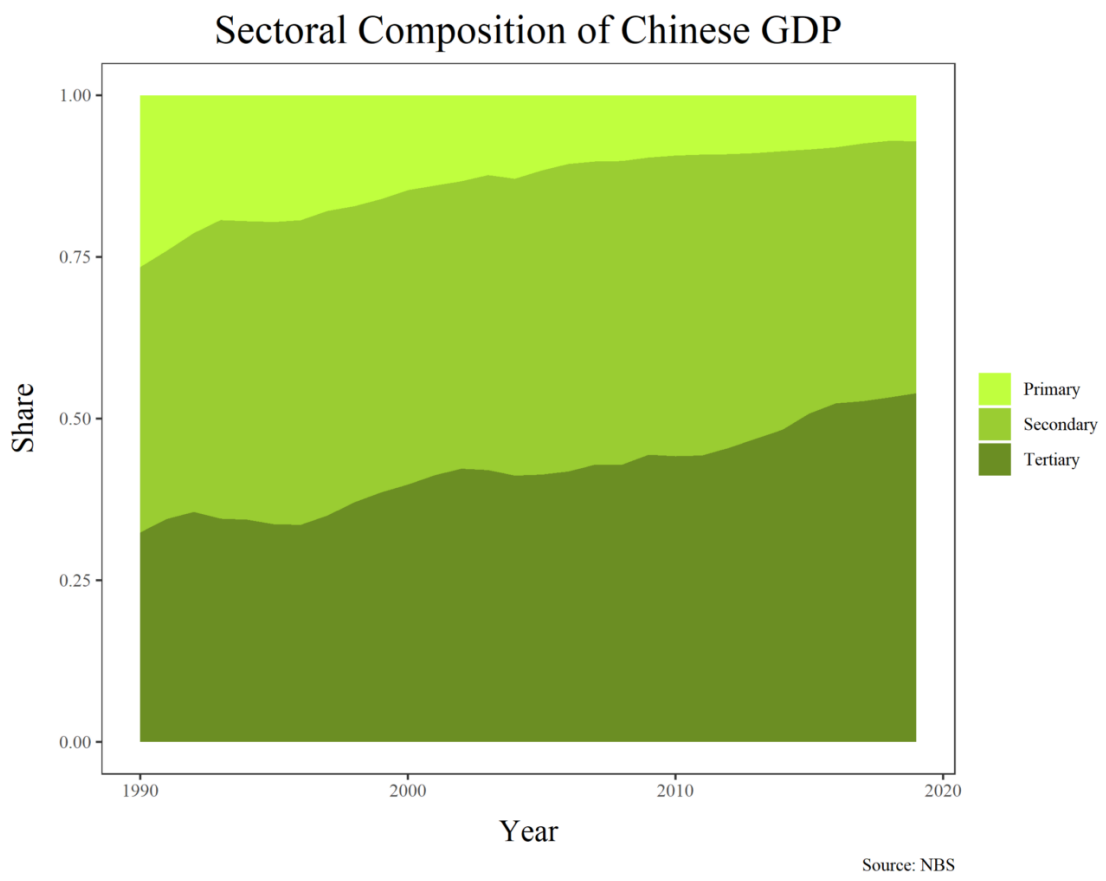
Une divergence entre les deux pourrait donc signaler une croissance de la masse salariale globale par rapport aux autres composantes de la valeur ajoutée (impôts et excédent d'exploitation), ou bien une croissance des impôts. Dans le même temps, cependant, cette divergence pourrait indiquer une activité spéculative gonflant la mesure plus large de la "production" en comptant les loyers sur, par exemple, des portefeuilles d'actions ou d'actifs immobiliers surdimensionnés constitués par l'entreprise "industrielle". Cette pratique est devenue assez courante au milieu du boom des infrastructures qui a suivi la crise de 2008, et nous nous attendons donc à ce que certains de ces rendements soient pris en compte dans nos mesures de la production. Cela dit, l'inverse pourrait aussi être vrai : il est possible que les bénéfices nets soient déprimés par des coûts non encore soustraits de la valeur ajoutée, à mesure que les dettes deviennent exigibles. Toutes ces options sont pour l'instant purement spéculatives, et nous ne pouvons pas en tirer de conclusion définitive. Cela dit, nous examinerons certaines tendances générales de la formation de capital, de l'immobilier et de la composition globale de la valeur ajoutée du PIB afin de fournir un contexte.

Mais tout d'abord, il sera utile de se concentrer ici sur les bénéfices nets en particulier, car cette variable à elle seule nous donne une idée des tendances de la rentabilité, mais pas de l'importance des bénéfices par rapport aux coûts :



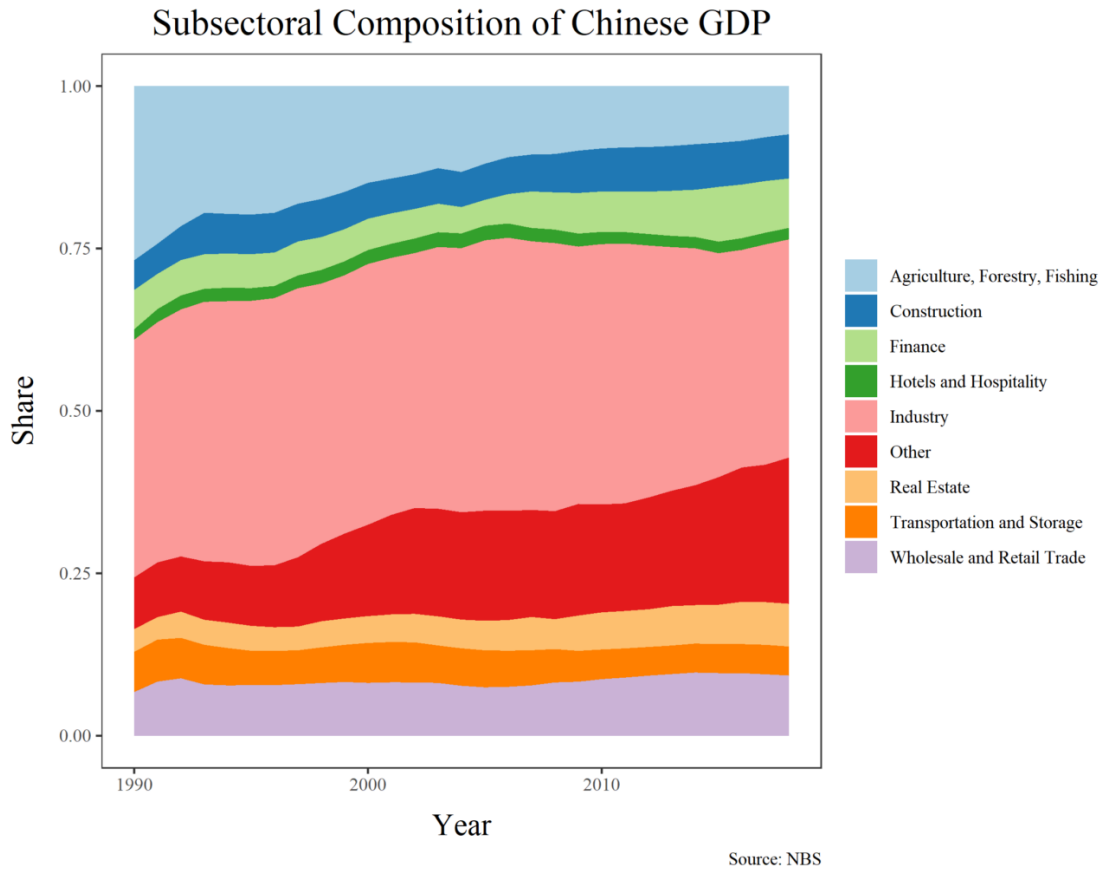
Il est important de rappeler qu'aucun de ces chiffres n'a été normalisé, et qu'ils reflètent donc tous la croissance totale de l'économie. Cela signifie que les bénéfices nets ne sont pas répartis entre le même nombre d'entreprises, mais que nous observons une croissance totale des entreprises (non visualisée) et une croissance totale des bénéfices qui l'accompagne. Néanmoins, la croissance des bénéfices industriels à l'échelle de l'économie augmente régulièrement tout au long des années 2000, puis fait un bond en avant après les mesures de relance en 2009-2010, avant d'atteindre un nouveau plateau de croissance plus lente tout au long des années 2010 et un déclin plus récent de 2017 à 2019.

Maintenant, mettons la valeur ajoutée en contexte en examinant les tendances générales de la composition du PIB chinois. Tout d'abord, nous pouvons décomposer le PIB en valeur ajoutée des secteurs primaire, secondaire et tertiaire, respectivement, de 1990 à 2019 :



La tendance la plus marquante est le rétrécissement continu de la part du PIB composée par le secteur primaire (qui comprend l'agriculture, la sylviculture, l'exploitation minière et d'autres industries extractives). Mais il convient de noter que cette diminution n'est pas accompagnée d'une croissance de la part du secteur secondaire (qui est principalement composé de l'industrie manufacturière et de la construction). Au contraire, la croissance

symétrique se situe dans le secteur tertiaire (services, immobilier, finance, etc.), qui a vu sa part augmenter non seulement au détriment du secteur primaire, mais aussi, ces dernières années, clairement au détriment du secteur secondaire. Il sera utile de présenter le même graphique, mais avec une ventilation sous-sectorielle plus détaillée :

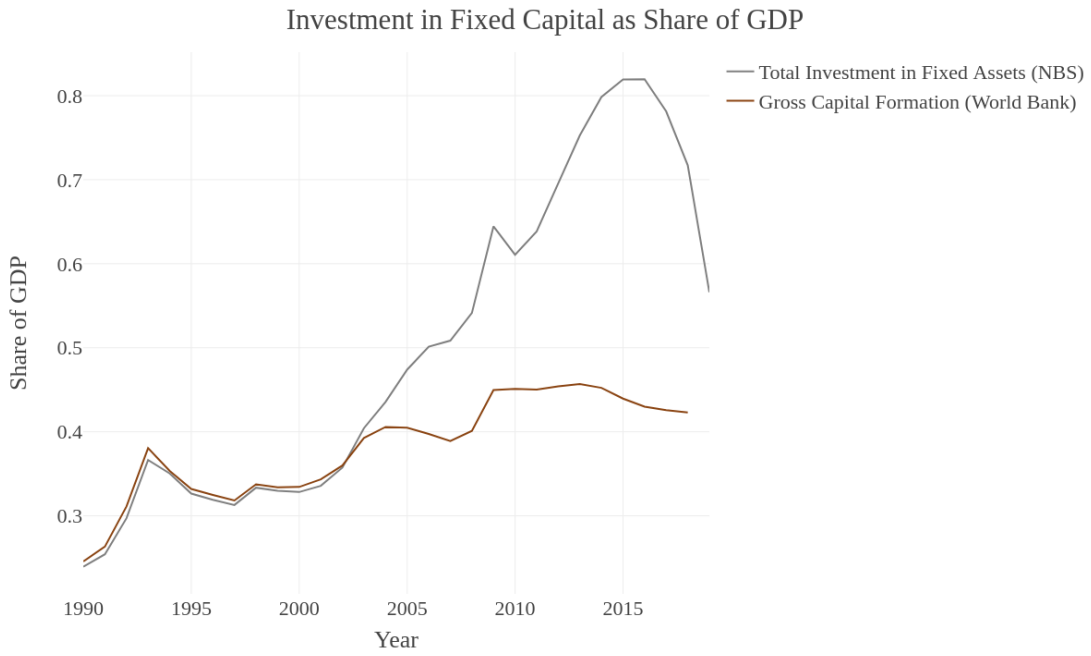


Ici, la diminution de la part de l'industrie dans le PIB total est encore plus visible, de même que la diminution de la part de l'agriculture. Il convient toutefois de noter que la part de la construction ne connaît que l'augmentation la plus modeste, à peine visible, au cours des années d'après-crise. On pourrait s'attendre à ce que les mesures de relance axées sur les infrastructures aient accru la part de la construction dans la production de manière plus substantielle. Au lieu de cela, il semble que la finance et l'immobilier aient tous deux augmenté leurs parts au cours de cette période, bien que modestement. La croissance la plus importante, cependant, se situe de loin dans la catégorie "Autres". Au début, cette catégorie semble un peu mystérieuse, car elle représente une part importante de la production à la fin de la série. Son nom semble indiquer qu'elle pourrait compter diverses formes de production illicite ou clandestine, comme celle qui provient des ventes de terrains, des services bancaires sur le marché gris ou des manipulations boursières. Mais en réalité, la catégorie est plus banale. Elle englobe certainement certaines formes de spéculation non comptabilisées, mais la majeure partie de la classification est probablement constituée de services non comptabilisés. Les plus importants d'entre eux, basés sur la propre série d'emplois de la NBS et sur la structure normale des économies à revenu moyen

supérieur en croissance rapide, seraient presque certainement les soins de santé et l'éducation. En outre, une grande partie des services de commerce électronique en plein essor en Chine seraient repris ici, aux côtés d'autres productions du secteur technologique et des profits réalisés par les conglomérats de médias. Beaucoup de ces secteurs sont certainement spéculatifs et/ou improductifs, mais sous une forme qui correspond largement à ce que vous verriez dans n'importe quel autre pays.

Sinon, comment pourrions-nous suivre certains des changements dans nos variables de base ? Ce qui précède nous donne une idée de la répartition globale de la production, et nous la mesurerons à trois égards différents lors de l'estimation de la rentabilité : par le PIB global, par la valeur ajoutée de l'industrie et par les bénéfices nets de l'industrie. Outre l'anatomie globale de la production, il sera également utile d'examiner les tendances de l'investissement en actifs fixes et de la formation de capital, et de les comparer avec les tendances du secteur immobilier en particulier. Cela permettra non seulement de mieux encadrer ces tendances de la production, mais aussi d'étoffer le contexte et les tendances de la formation de capital constant en Chine, qui peuvent différer de la simple ventilation sectorielle de la production que nous avons vue plus haut. En particulier, nous nous attendons à voir les effets de la relance induite par l'infrastructure dans les données relatives aux investissements en actifs fixes, même si cela n'apparaît pas aussi clairement dans la production.

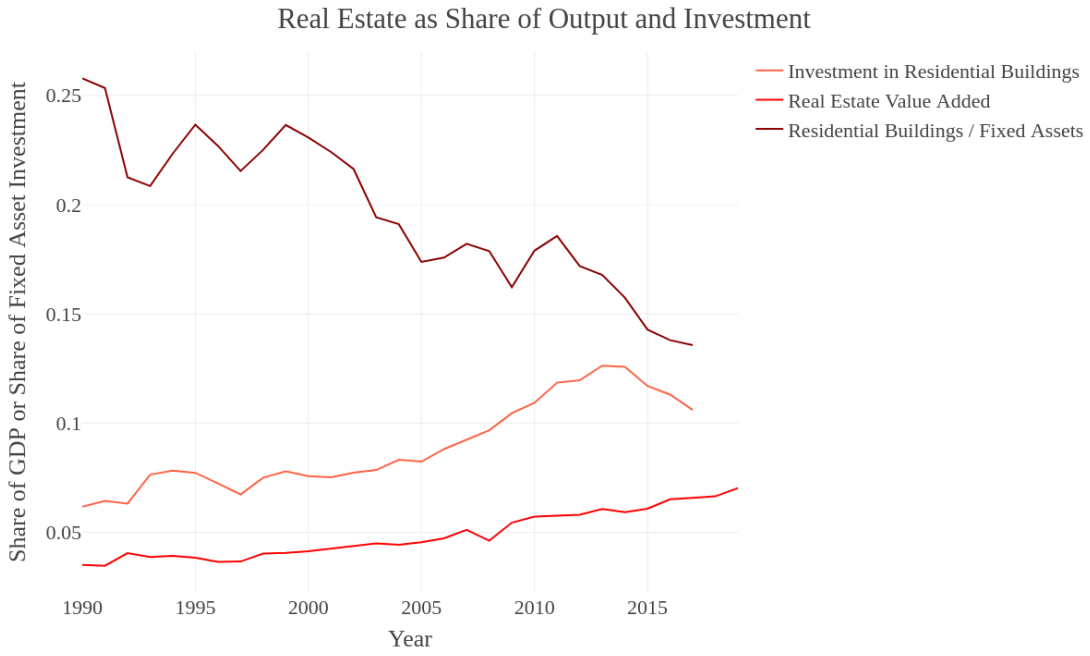
Dans l'ensemble, la Chine a tendance à avoir un ratio investissement/PIB beaucoup plus élevé que celui des autres pays, même au plus fort de leur propre boom de développement. Mais il existe de multiples façons de mesurer ce ratio. Le NBS propose une variable, "Total Investment in Fixed Assets", qui tend à représenter une part particulièrement importante du PIB global. En effet, cette mesure comprend non seulement l'investissement dans de nouveaux actifs à long terme comme les usines et les équipements, mais aussi l'achat d'équipements ou d'installations d'occasion, ainsi que les fusions et acquisitions (qui ont été importantes pendant une grande partie des années 2010), l'achat de matières premières et d'autres éléments de stocks, et l'investissement immobilier. En revanche, une deuxième variable, plus limitée, se trouve dans la "formation brute de capital fixe". Ce chiffre est celui qui est le plus couramment utilisé pour les comparaisons internationales, et c'est celui qui est traduit en dollars par la Banque mondiale. Il exclut les achats de terrains, les fusions et acquisitions et l'achat d'équipements ou d'installations d'occasion, mais il inclut toujours l'achat de nouveaux articles en stock (matières premières, produits non finis et autres biens intermédiaires entreposés). Comparons ces deux chiffres dos à dos, en pourcentage du PIB :



La divergence entre les deux est évidente, tout comme l'ampleur énorme de l'investissement en actifs fixes par rapport au PIB (plus de 60 % au cours de la dernière décennie, avec un pic à plus de 80 %). Il est également remarquable que les deux mesures se soient jadis succédées de manière assez étroite, mais qu'elles aient ensuite divergé au début des années 2000, au moment du boom des investissements étrangers et de la transformation des exportations. Cependant, les deux affichent des tendances similaires, même si la tendance de la mesure la plus large est plus extrême : une croissance plus ou moins constante tout au long des années 1990 et 2000, suivie d'un second pic (dans l'investissement en actifs fixes) ou d'un plateau (dans la formation de capital fixe) au début des années 2010, qui est ensuite plafonné par une baisse. Dans le cas de l'investissement en actifs fixes, cette baisse est spectaculaire et marque toutes les années à partir de 2016-2017. Dans le cas de la formation brute de capital fixe, la baisse est plus modeste et commence dès 2014-2015. Bien avant la dernière crise du coronavirus, il était donc évident que l'investissement dans les installations productives ralentissait déjà considérablement.

Mais comme les mesures d'actifs fixes comprennent souvent l'immobilier et la construction résidentielle, nous voudrons voir quelle part de cette croissance était simplement due à la spéculation immobilière. Il y a quelques variables à examiner à cet égard. Tout d'abord, nous pouvons examiner l'investissement dans les bâtiments résidentiels en particulier et le calculer en tant que part du PIB (il est donc comparable à la mesure de l'investissement total en actifs fixes utilisée ci-dessus). Ensuite, nous pouvons considérer l'investissement dans les bâtiments résidentiels comme une part de l'investissement total en actifs fixes - cela nous donnera une idée de la part plus ou moins importante de l'investissement immobilier dans l'ensemble de ces investissements au fil du temps. Enfin, nous pouvons replacer ces mesures dans leur contexte en les comparant aux tendances de la part globale de la valeur ajoutée

immobilière dans le PIB, ce qui nous permettra de savoir si la production suit ou non la même tendance que l'investissement :

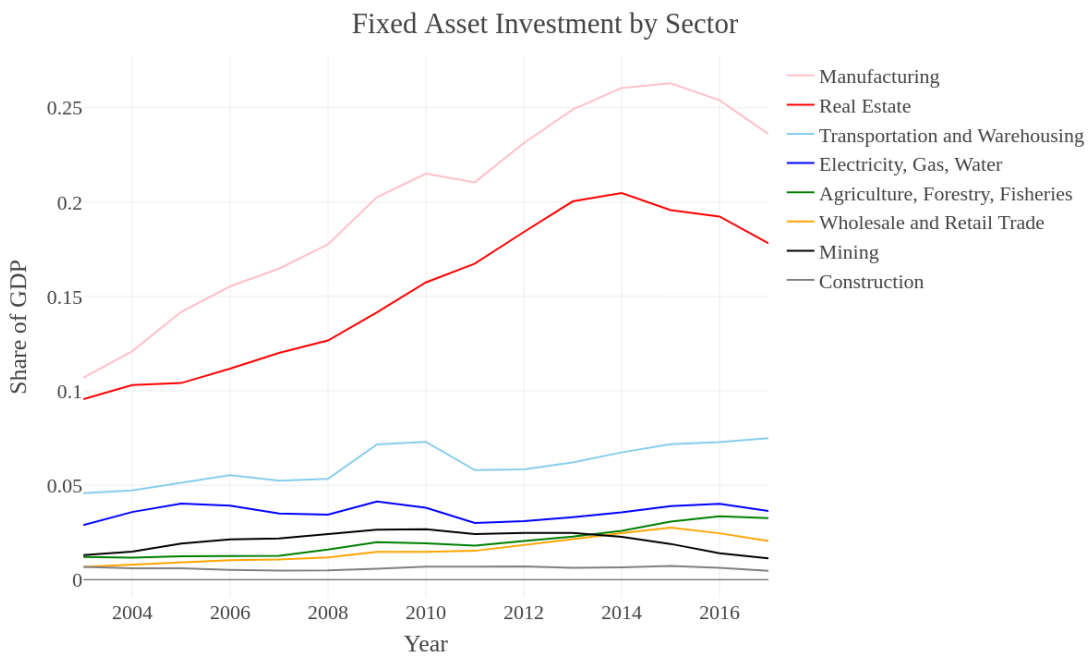


À partir de ce chiffre, nous pouvons d'abord constater qu'une tendance dominante est la baisse globale de l'investissement dans les bâtiments résidentiels par rapport à l'investissement total en actifs fixes. D'une part, cela semble aller totalement à l'encontre de l'image médiatique populaire de la Chine construisant de vastes villes fantômes et encourageant une urbanisation rapide à l'intérieur du pays. Mais ces représentations médiatiques ont toujours été un peu exagérées et n'ont presque jamais réussi à rendre correctement compte de l'ampleur du premier boom d'urbanisation de la Chine - celui qui a créé les mégalopoles actuelles le long du littoral chinois en premier lieu, dont une grande partie a posé ses fondations dans les années 1990 et au début des années 2000. Entre-temps, la tendance est clairement alimentée par le fait que l'investissement dans la formation de capital industriel aurait été beaucoup plus faible dans les années 1990, puis augmente tout au long des années suivantes, faisant nécessairement baisser la part des bâtiments résidentiels dans l'ensemble des investissements en actifs fixes. Dans les années 2000, on observe donc un déclin, mais (comme le montrent les autres variables) ce déclin n'est pas dû à une baisse générale de l'investissement dans les bâtiments résidentiels ou de la production immobilière (en pourcentage du PIB). La ligne de tendance ne s'est redressée qu'une seule fois, brièvement, au lendemain de la crise de 2008, lorsque les fonds de relance ont été injectés dans de grands projets nationaux d'infrastructure et de développement urbain, tandis que le développement industriel a ralenti en raison des nombreuses fermetures et délocalisations d'usines. Cette situation culmine en 2011, après quoi la descente se poursuit.

En dehors de cela, nous constatons une augmentation générale de l'investissement dans les bâtiments résidentiels en pourcentage du PIB, mais cette tendance atteint son apogée les

mêmes années que le pic observé dans la figure précédente, qui montre l'investissement total en actifs fixes et la formation brute de capital fixe. Elle semble suivre essentiellement la même tendance que ces mesures agrégées, ce qui signifie que ces dernières années n'ont pas vu proportionnellement plus de construction résidentielle par rapport à l'investissement global en actifs fixes. Mais la valeur ajoutée du secteur immobilier n'a pas connu d'inversion de sa tendance générale à la hausse. Cela signifie que, même si l'investissement dans les bâtiments résidentiels a diminué, le secteur dans son ensemble continue d'être lucratif. En partie, cela pourrait simplement être le signe que davantage d'investissements immobiliers non rentables sont éliminés (et cela serait cohérent avec les récentes tentatives de l'État de sévir contre certaines des activités les plus spéculatives du secteur). Mais il est tout aussi probable que le déclin de l'investissement résidentiel en pourcentage du PIB finira par produire une baisse similaire de la valeur ajoutée de l'immobilier - nous nous contenterions d'étaler ce déclin sur une période plus longue.

Enfin, replaçons la construction résidentielle dans son contexte. Examinons tous les principaux segments de l'investissement en actifs fixes dans l'économie chinoise, en pourcentage du PIB. Ici, nous utilisons la catégorie plus large de l'immobilier pour saisir les bâtiments résidentiels et les autres transactions non résidentielles. N'oubliez pas que ces chiffres suivent tous les normes utilisées par l'Investissement total en actifs fixes, ce qui signifie qu'ils incluent les simples achats de terrains, l'achat de vieux équipements et de machines, et les fusions et acquisitions :



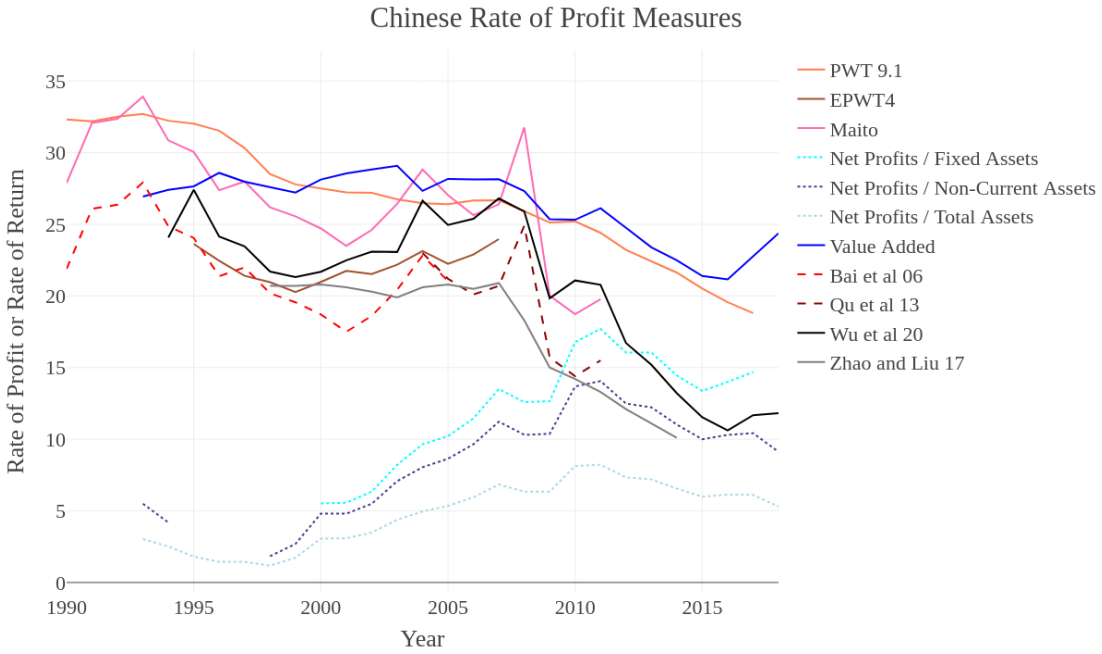
Ici, nous voyons sans aucune ambiguïté que l'industrie manufacturière et l'immobilier suivent la même tendance, et ceux-ci constituent les deux plus grandes parties de l'investissement en actifs fixes. Il n'est donc pas surprenant qu'ils atteignent également un pic en 2014 ou 2015, puis commencent à diminuer les années suivantes. Ce qui est intéressant, cependant, c'est que ces deux grands secteurs ne sont pas fortement touchés par la crise de 2008 ou ses conséquences. L'investissement en actifs fixes dans le secteur manufacturier augmente entre 2008 et 2010, avant de diminuer légèrement puis de se redresser complètement jusqu'à son pic en 2015 environ. L'immobilier traverse toute la période sans aucune pause, jusqu'à son pic (qui atteint environ un an plus tôt). Toutefois, si l'on regarde le bas du graphique, on constate les effets des mesures de relance prises après la crise : Les transports, l'entreposage et le secteur des services publics en général (électricité, gaz, eau) connaissent tous un net essor après 2008. C'est tout à fait logique, si nous supposons que les fonds de relance injectés dans les routes, les rails, le réseau électrique et d'autres projets de services publics finiront par être enregistrés dans ces secteurs.

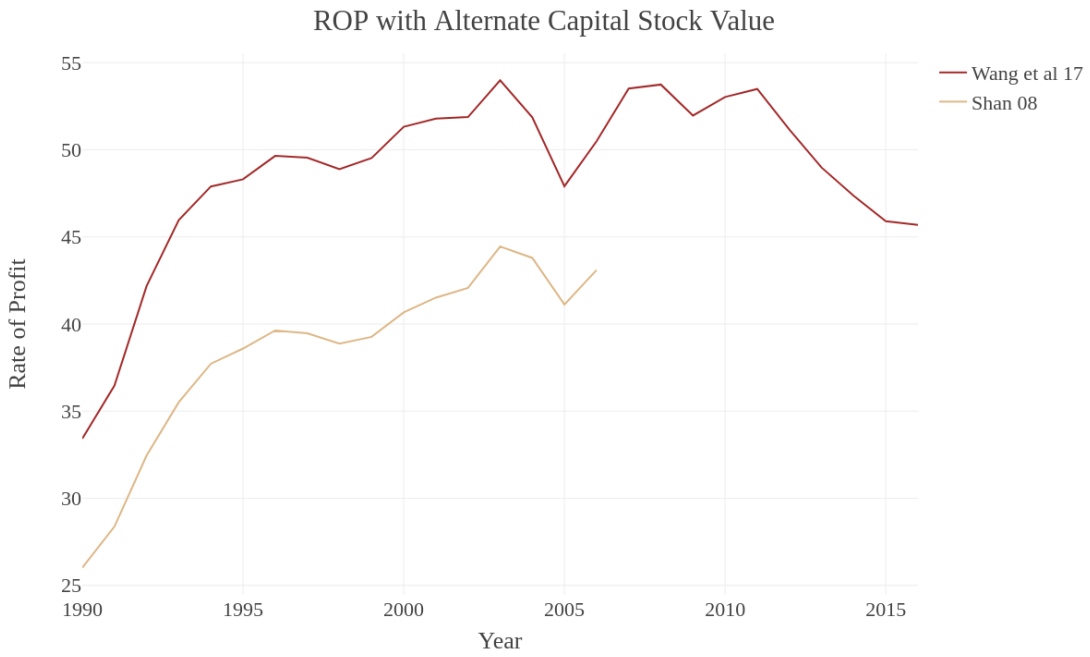
Quelques-unes des tendances mineures sont également à noter. Le secteur de la construction ne connaît pas de boom et reste généralement stable tout au long de la période, et assez faible. Cela est presque certainement dû à la manière dont le chiffre est calculé : une entreprise de construction employée pour construire de nouvelles usines verra l'actif immobilisé du terrain et de l'usine comptabilisé comme investissement en actifs immobilisés dans l'industrie manufacturière, et non dans la construction. Il en va de même pour une route : elle sera comptabilisée dans les transports, et non dans la construction. Quels types d'actifs fixes sont donc comptés dans la construction ? Le siège social de l'entreprise de construction, ses chantiers de ferraille et de stockage, et éventuellement ses dortoirs pour les travailleurs (même si ceux-ci sont généralement temporaires et probablement non comptés). Dans le même temps, l'exploitation minière a connu un net déclin, malgré l'intensification des industries extractives dans certaines provinces au cours de cette période. En revanche, l'agriculture a connu une augmentation des investissements en immobilisations. Il en va de même pour le commerce de gros et de détail. Ces tendances sont conformes à celles observées récemment dans les zones rurales (qui ont subi des pressions accrues pour consolider la propriété dans des exploitations agricoles à plus forte intensité de capital) et dans les villes, respectivement.

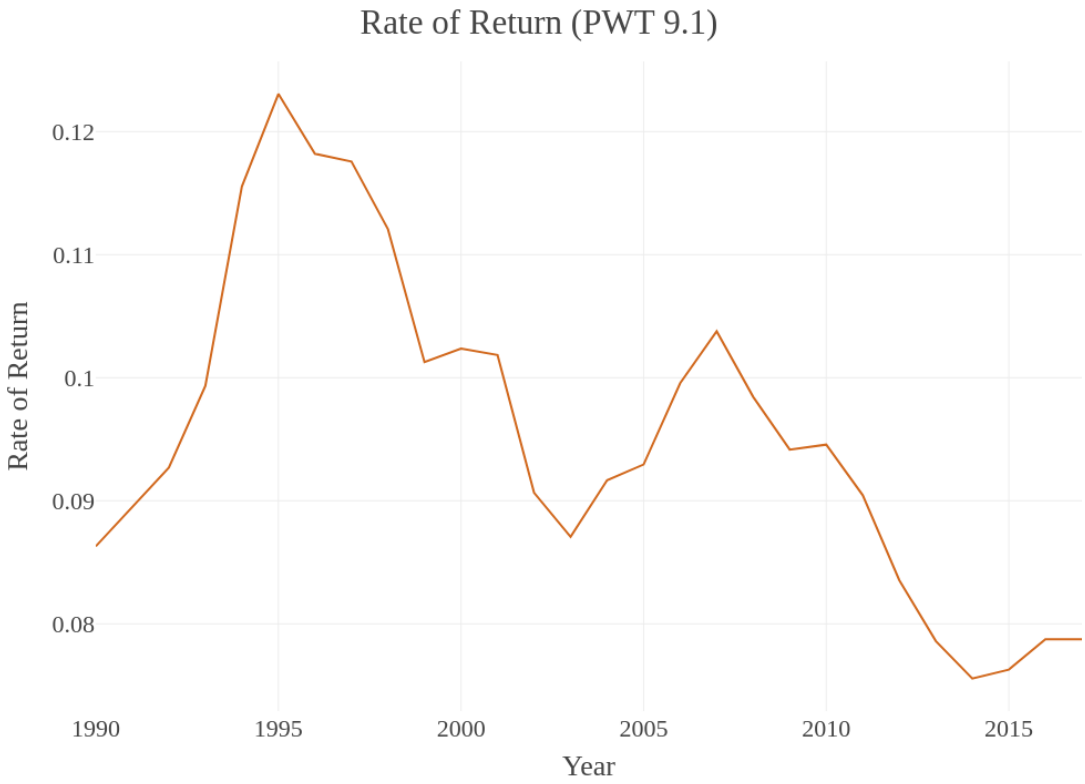
RDP et ROR

Maintenant que nous avons établi le contexte général de la production et du capital fixe en Chine, nous pouvons passer à une comparaison de tous les chiffres du POR et du ROR. Notez que les chiffres du ROR ont été lissés par leurs auteurs originaux, mais pas les chiffres du ROP calculés ici, car ils ne sont pas particulièrement volatils (le lissage n'a apporté que très peu de changement, lorsqu'il a été effectué). Souvenez-vous également de la différence qualitative entre les chiffres du ROC, les chiffres du bénéfice net et les chiffres du ROP à valeur ajoutée - sur le graphique, les lignes pleines sont utilisées pour les mesures standard du ROP à valeur ajoutée, les tirets pour le ROR et les points pour le ROP calculé avec les bénéfices nets. L'utilisation des bénéfices nets dans le numérateur produira un nombre absolu beaucoup plus petit, mais cela n'indique pas une rentabilité "plus faible" parmi les entreprises industrielles, car ces chiffres ne peuvent pas être comparés à ceux dérivés des mesures de la production. Comparez plutôt la ligne Valeur ajoutée de l'industrie à celles qui

utilisent le PIB, et nous constatons qu'elles se situent essentiellement dans la même fourchette. En outre, deux mesures supplémentaires du POR suivent dans un graphique ultérieur, car elles sont disproportionnellement plus élevées en raison de leur utilisation des mesures du faible stock de capital dérivées de la littérature universitaire en langue chinoise. Enfin, la mesure du taux de rendement PWT 9.1 sera également visualisée séparément, puisqu'elle ne sera pas utilisée, comme les deux mesures du RDP mentionnées ci-dessus, pour tenter de dégager une tendance moyenne. Cette mesure de ROR semble être particulièrement basse, et la PWT n'est pas particulièrement claire sur les variables, exactement, qu'elle utilise pour la calculer, mais la tendance elle-même est plus ou moins identique :







Premièrement, nous devons noter que nos mesures de la NBS ne montrent pas du tout le début des années 1990, et que certaines (actifs fixes et valeur ajoutée) ne disposent de données qu'à partir de 2000. Cela signifie que les tendances antérieures peuvent être difficiles à repérer. Mais si l'on inclut les années 1990, le déclin de la rentabilité est davantage lié au déclin de l'ancienne ceinture industrielle de l'ère socialiste, pour laquelle il n'est pas logique de mesurer la "rentabilité" de la manière prévue ici. À la fin des années 1990 et au début des années 2000, ces industries ont été restructurées par une combinaison de fermetures massives d'usines, de consolidations et de privatisations, après quoi la "rentabilité" peut être mesurée au sens classique du terme.

Mais dans l'ensemble, le tableau est le suivant : une "rentabilité" en lente diminution à la fin des années 1990, avant la restructuration des entreprises d'État de l'ère socialiste, suivie d'un taux de profit stable ou croissant tout au long des années 2000 jusqu'à la crise de 2008, qui est reprise sous forme de stagnation ou de brève baisse en 2008-2009. Ensuite, le taux de profit augmente à nouveau brièvement dans toutes les mesures, à l'exception de PWT et de Zhao et Liu, atteignant un pic en 2011 avant de baisser à un rythme beaucoup plus rapide ces dernières années.

Il existe quelques différences essentielles que nous pouvons noter ici :

Premièrement, les variables du ROR que Maito utilise, bien qu'elles soient lissées, semblent exagérer les pics et les creux, en particulier avant et après la crise de 2008.

Deuxièmement, la mesure du RDP de la PWT et celle calculée par Zhao et Liu sont les seules qui ne semblent pas montrer de réelle reprise du taux de profit au cours des années 2000, le décrivant au mieux comme une très légère augmentation au milieu de la décennie. En général, la mesure du POR de la PWT est muette en ce qui concerne les augmentations ou les diminutions, montrant simplement un léger déclin. Cela peut être dû au fait que la PWT utilise une mesure du stock de capital mécanique qui interpole trop de données, produisant ainsi la courbe de croissance trop lisse illustrée dans la figure 1 ci-dessus. Cela ne semble pas impliquer de changements substantiels du chiffre du PIB lui-même (via la normalisation par rapport au dollar international pour une certaine modification de la parité cachée), puisque le résultat est le même si les données du PIB de la NBS sont substituées. Mais il ne semble pas y avoir de telles mutations dans la mesure du RDP de l'EPWT, basée sur une version antérieure de la PWT et utilisant peut-être une mesure différente du stock de capital, qui montre une tendance différente. C'est une raison suffisante pour suspecter que la PWT ne donne pas une image aussi claire que nous l'espérons. Zhao et Liu offrent une image similaire, mais qui semble mieux refléter les tendances, du moins.

Troisièmement, les écarts entre les différentes variables de référence du stock de capital industriel de la NBS sont fondamentalement tels que nous les attendons, les actifs fixes présentant une très légère divergence à la hausse par rapport aux autres au fil du temps. Cette divergence est produite par les tendances légèrement différentes en fin d'année des variables brutes visibles dans la figure 2. De même, la différence dans les tendances finales de la valeur ajoutée de l'industrie et des bénéfices nets produit une différence marquée dans les mesures du POR de la dernière année pour les deux, la valeur ajoutée affichant une hausse beaucoup plus marquée entre 2016 et 2018. Mais cette hausse, bien que plus modérée, est également constatée dans le POR des bénéfices nets calculés avec les actifs immobilisés et dans le POR calculé par Wu et al. Pourquoi est-elle si exagérée dans la variante de la valeur ajoutée ? Cela pourrait être dû au fait que cette mesure plus expansive de la production fait apparaître des utilisations plus spéculatives du capital existant, comme l'achat de terrains ou l'acquisition d'autres entreprises, l'achat d'usines et d'équipements usagés vendus par des entreprises délocalisées ou fermées, etc. Elle pourrait aussi être le résultat d'une augmentation générale des salaires dans les autres industries (n'oubliez pas que la valeur ajoutée est généralement composée de l'excédent de capital d'exploitation, de la rémunération des travailleurs et des impôts payés). Aucune des activités les plus spéculatives ne serait reprise aussi fortement dans la mesure plus limitée du bénéfice net, et la hausse des salaires aurait tendance, en fait, à faire baisser cette mesure.

Enfin, les deux calculs alternatifs du POR dérivés des mesures du stock de capital inexplicablement bas fournies dans la littérature en langue chinoise se succèdent et reflètent largement les tendances observées ailleurs : une croissance rapide suivie d'une stagnation dans les années 1990, un ralentissement de la croissance dans les années 2000, puis un fléchissement après 2011. Les mesures semblent refléter les mesures de Maito et du ROR, ainsi que celles de Wu et al, mais avec des baisses moins importantes de la "rentabilité" à la fin des années 1990. La principale différence est simplement la valeur absolue élevée de ces mesures, expliquée ci-dessus.

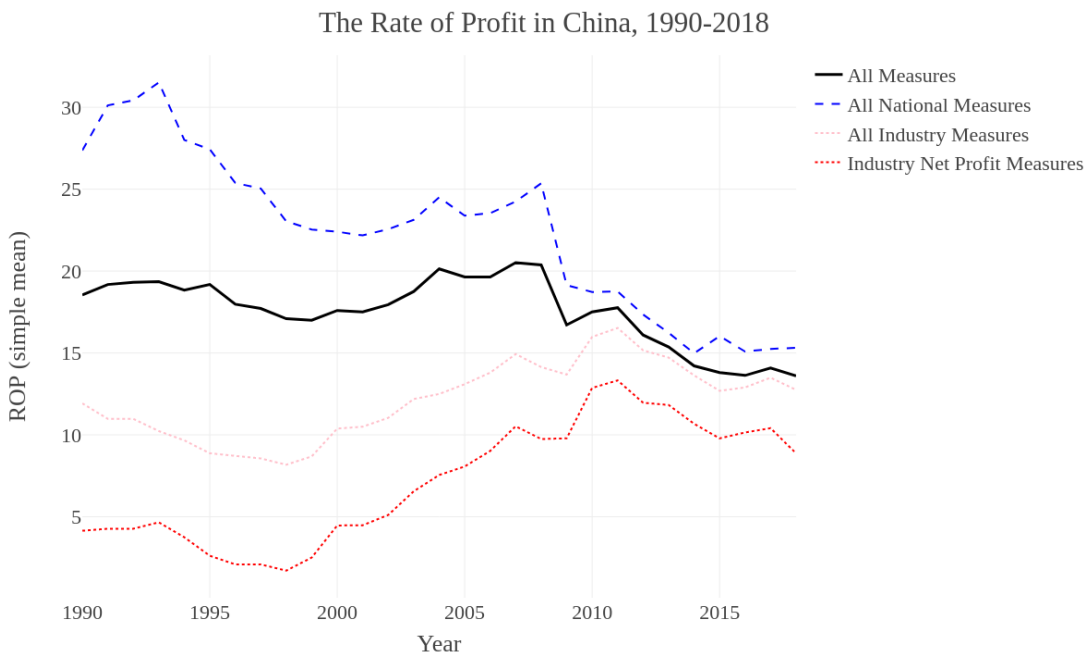
Afin de rendre les tendances générales plus claires, nous allons maintenant terminer nos mesures de RDP en produisant quelques versions qui visualisent la moyenne de diverses

combinaisons de toutes nos mesures. Cela nécessite toutefois un peu de manipulation. Les années manquantes dans certaines séries (en particulier les mesures du bénéfice net) créeront un problème si les séries sont divergentes dans les années environnantes, créant des pics ou des baisses artificielles dans la moyenne. Ce problème ne se pose que pour les premières années, où certaines données sur les actifs industriels sont manquantes, et pour la dernière année environ, où seules quelques mesures sont encore enregistrées. Nous résolvons le problème en interpolant les données pour que ces mesures soient utilisées dans le calcul de la moyenne. L'interpolation pour la mesure des bénéfices nets est simple : puisque la série des actifs totaux est la plus complète, et que les mesures du POR des bénéfices nets suivent la même tendance, nous pouvons utiliser cette série comme poids pour calculer les années manquantes des autres. Dans tous les cas où il manque une seule année au début ou à la fin de la série, nous pouvons simplement transposer la valeur disponible la plus proche (l'année précédente ou suivante), en veillant à ce qu'une absence soudaine ne vienne pas perturber la moyenne. Cela dit, nous n'avons pas besoin de remplir toutes les données manquantes. Certaines séries se terminent tôt, mais elles se terminent à un moment où il existe un certain nombre d'autres mesures disponibles et où elles ont toutes convergé vers des valeurs similaires, ce qui signifie que la moyenne ne sera pas faussée par leur absence soudaine.

Le graphique final présente quatre mesures différentes de la moyenne. Toutes sont des moyennes simples. Toutes excluent les mesures trop élevées dérivées des séries de Shan et Wang et al sur le stock de capital, pour des raisons évidentes. Les valeurs du ROR (de Bai et al et Qiu et al) sont cependant conservées, tout comme les trois mesures du bénéfice net. Bien qu'il puisse sembler déraisonnable d'inclure ici les trois variations des bénéfices nets, puisque cela entraînera une baisse de la mesure globale, il existe quelques raisons de les conserver. Premièrement, comme le montre le graphique ci-dessous, l'effet global qu'elles ont sur la baisse de la série est en fait minime, et est de loin le plus fort dans les années 1990. Toutes les mesures convergent essentiellement vers la fin, et au milieu des années 2000, la version incluant les mesures industrielles et celle qui les exclut sont en fait très proches en termes absolus. Deuxièmement, l'inclusion de trois mesures du bénéfice net pondère en fait un peu plus la série globale, ce qui contribue à mettre en évidence les tendances de l'industrie et à rééquilibrer efficacement ce qui serait autrement une moyenne biaisée dans le sens contraire. Sans cela, le simple fait qu'il y ait tant de variations dans le calcul du taux de profit national, par tant d'auteurs, signifierait que ces mesures nationales biaiseraient le taux à la hausse. Troisièmement, comme mentionné précédemment, les mesures des bénéfices nets sont plus faibles, principalement parce qu'elles sont simplement différentes sur le plan qualitatif. Nous ne sommes pas particulièrement intéressés par la valeur absolue, car nous ne cherchons pas à comparer ce taux à celui observé dans d'autres pays (et n'avons donc pas besoin de faire correspondre les méthodes). Ce que nous essayons de faire la moyenne, c'est la tendance entre toutes ces lignes. L'inclusion des mesures du bénéfice net nous permet de le faire, indépendamment de toute dépression qu'elles peuvent provoquer dans la valeur absolue de la dernière ligne. L'inclusion de ces trois mesures permet de s'assurer que leur tendance est correctement pondérée (avec le POR de la valeur ajoutée industrielle) par rapport aux mesures nationales, qui sont bien plus nombreuses.

Voyons maintenant rapidement ce que montre chaque ligne du graphique suivant : La première est simplement la moyenne de toutes les mesures. La première est simplement la moyenne de toutes les mesures. Elle est représentée par une ligne continue. Elle comprend

toutes les mesures nationales et toutes les mesures sectorielles, et est calculée comme la moyenne de toutes, en utilisant des données interpolées pour les années de bénéfices nets manquantes et pour la dernière année. Comme on peut le constater, cela signifie que la mesure globale est quelque peu tirée vers le bas par les valeurs absolues généralement plus faibles des séries industrielles. Mais l'effet est assez minime, et cette ligne suit la tendance observée dans la deuxième mesure. Cette deuxième mesure est la moyenne de toutes les mesures nationales, ce qui signifie qu'elle exclut toutes les mesures de POR spécifiques à l'industrie - en utilisant les bénéfices nets ou la valeur ajoutée. Elle est représentée par une ligne pointillée. La troisième mesure est la moyenne de toutes les mesures sectorielles, à l'exclusion des mesures nationales. La quatrième et dernière mesure est la même que la troisième, sauf qu'elle n'inclut pas la mesure utilisant la valeur ajoutée de l'industrie. Considérez cette dernière comme étant simplement la moyenne de ces trois lignes pointillées dans le premier graphique. Les troisième et quatrième mesures, étant donné qu'elles sont principalement ou exclusivement déterminées par les tendances des bénéfices nets qualitativement différents, sont visualisées par des lignes pointillées :

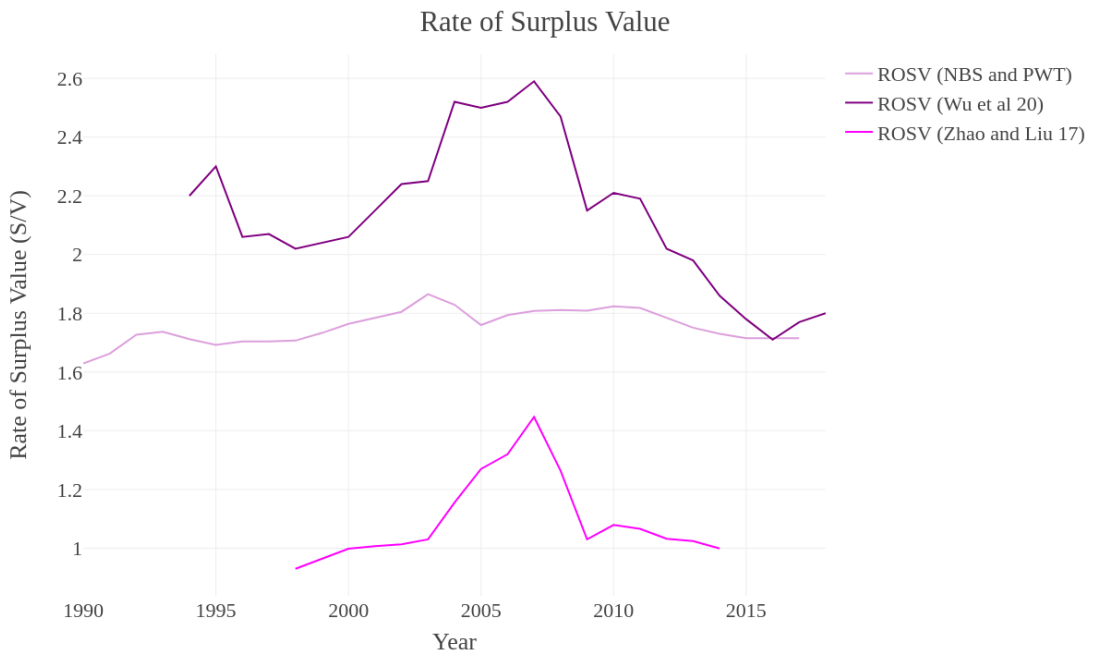


Variables de synthèse et comparaisons dans le temps

Nous pouvons maintenant commencer à décomposer le POR et à comparer les amplitudes des variables qui le composent. Tout d'abord, examinons le taux de valeur excédentaire (ROSV), également connu sous le nom de taux d'exploitation. Il s'agit de l'ampleur du profit total, du PIB ou de la valeur ajoutée (en remplacement de S) par rapport à l'ampleur des salaires totaux (l'équation est S/V). Dans l'original, cela mesure le montant de la plus-value sociale totale extraite par rapport à la valeur du capital variable (c'est-à-dire la valeur sociale totale donnée aux travailleurs via le salaire). Avec nos stand-ins, cela saisit quelque chose comme l'intensité de l'exploitation des travailleurs dans l'économie dans son ensemble, l'exploitation étant comprise dans le sens économique spécifique plutôt que dans le sens

général - en d'autres termes, combien de profit produisent-ils par rapport à combien ils sont payés, et non pas à quel point le travail est "dur" ou "mauvais", bien que les deux soient certainement souvent liés l'un à l'autre.

Comme nous utilisons une seule mesure de la part des salaires, qui est simplement multipliée par nos différentes substitutions pour S, il n'est pas nécessaire de produire plusieurs chiffres de ROSV, car ils seront tous identiques. Au lieu de cela, nous allons simplement comparer notre mesure ROSV nationale à celle de Wu et al (2020) et de Zhao et Liu (2017) :



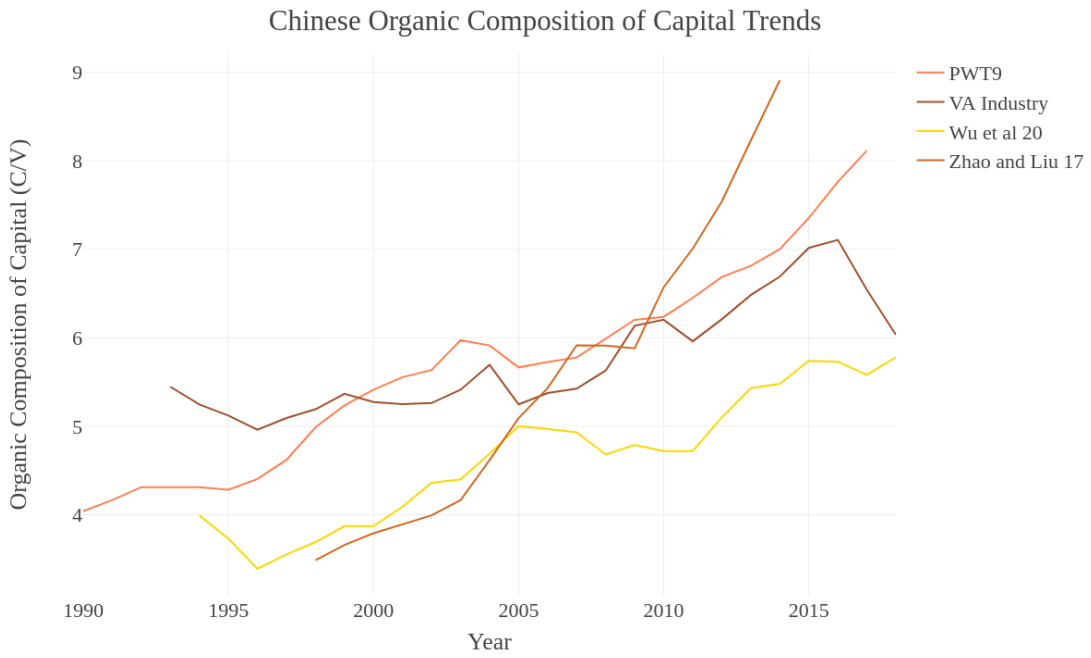
Tous trois montrent exactement le même schéma, mais avec des valeurs absolues et des niveaux d'exagération différents. Bien que notre propre ROSV semble plate par rapport aux autres, un examen plus approfondi montre qu'elle a augmenté à partir des années 1990 pour atteindre un pic au début des années 2000, puis a plafonné jusqu'en 2010, avant de décliner. Le schéma est plus ou moins identique aux autres si l'on redimensionne le chiffre pour ne montrer que notre calcul de la ROSV. La principale différence entre les trois mesures est l'année exacte à laquelle la ROSV atteint son maximum : la mesure la plus élevée (Wu et al 2020) montre deux pics, un en 2004 et un en 2007 ; la mesure du milieu (la nôtre) n'a qu'un seul pic réel, en 2003 ; et la mesure la plus basse (Zhao et Liu 2017) n'atteint également son maximum qu'une seule fois, mais en 2007.

Dans l'ensemble, cependant, la ROSV prend la forme d'une courbe en cloche au fil du temps, montrant une augmentation rapide de l'exploitation après la fin des années 1990 qui atteint un pic, un creux puis un plateau au milieu des années 2000. Après 2010 environ, la ROSV diminue considérablement, restant au moins aussi basse qu'à la fin des années 1990, avec un nouveau plateau potentiel qui se forme à partir de 2015. Ce graphique semble indiquer une augmentation rapide de la part de la production à forte intensité de main-d'œuvre dans la production nationale entre la fin des années 1990 et le milieu des années 2000. Ce phénomène est associé à l'afflux de main-d'œuvre migrante bon marché des campagnes

vers les villes au cours de ces années, qui ont été marquées par la croissance rapide du secteur de l'exportation. Cette augmentation, cependant, diminue ensuite après 2010, probablement en raison du remplacement progressif d'une production à plus forte intensité de main-d'œuvre par des méthodes à forte intensité de capital.

Mais pour savoir si c'est le cas ou non, nous devrons examiner la composition organique du capital, qui mesure l'importance relative de la part totale de la production consacrée au capital fixe par rapport à celle qui revient aux travailleurs via le salaire (c'est-à-dire C/V). Cela permet de saisir les mouvements généraux de la composition technologique de la production, une augmentation de la COC ayant tendance à suivre une plus grande mécanisation de la production - c'est-à-dire que lorsque davantage d'argent est dépensé pour des équipements, des machines et des installations plus avancés, ou lorsque des travailleurs sont licenciés et remplacés par des machines, la mesure de la COC augmente.

Il est possible de calculer la COC pour l'économie nationale via les mesures PWT 9.1, ainsi que pour l'industrie en particulier via la valeur ajoutée. S'il est possible de le faire également pour les bénéfices nets, cela n'a pas beaucoup de sens car la masse salariale a déjà été retirée de la mesure des bénéfices nets (c'est pourquoi, dans la mesure du POR des bénéfices nets, nous avons utilisé la part des salaires appliquée à la valeur ajoutée de l'industrie). Pour la valeur ajoutée de l'industrie, il est également possible de calculer l'OCC en utilisant différentes mesures de l'actif en remplacement de C, et nous utiliserons l'actif total pour être cohérent avec la méthode utilisée pour calculer le POR. Ceux-ci seront comparés à l'OCC tel que calculé par Wu et al (2020) et Zhao et Liu (2017) :



Les quatre tendances de l'OCC sont presque identiques. Il y a une légère divergence dans les années 1990 (probablement due à la façon dont les deux ont été affectées de manière différente par la mesure des industries de l'ère socialiste), et il y a une différence dans l'endroit exact où chacun identifie un plateau dans les années 2000, mais la tendance générale est la même, avec trois étapes : une image plus conflictuelle des années 1990, un COC aplati au début et au milieu des années 2000, puis une augmentation rapide du COC à

partir de la fin des années 2000 qui se poursuit tout au long du début des années 2010. La principale différence réside dans ce qui se passera après 2015. La mesure de la PWT montre une augmentation continue, poursuivant essentiellement la tendance d'après 2010. La mesure de la valeur ajoutée montre un ralentissement de la croissance, qui culmine en 2016, puis chute de façon spectaculaire. En revanche, la mesure de Wu et al (2020) montre une pause, un léger déclin, puis une augmentation mineure. Qu'est-ce qui explique ces différences à la fin des années 2010 ? S'agit-il simplement d'une différence entre l'augmentation de la CCO dans l'économie générale, mais d'une sorte de correction de cette tendance dans l'industrie en particulier ?

L'OCC est calculée comme C/V, et V, dans nos deux mesures, est calculée en multipliant notre seule série de parts des salaires (voir ci-dessus pour savoir d'où elle vient) par la variable de production pertinente (c'est-à-dire soit le PIB de la PWT, soit la valeur ajoutée de l'industrie de la NBS). L'inversion de la part des salaires dans la mesure de la valeur ajoutée est donc due à deux facteurs principaux :

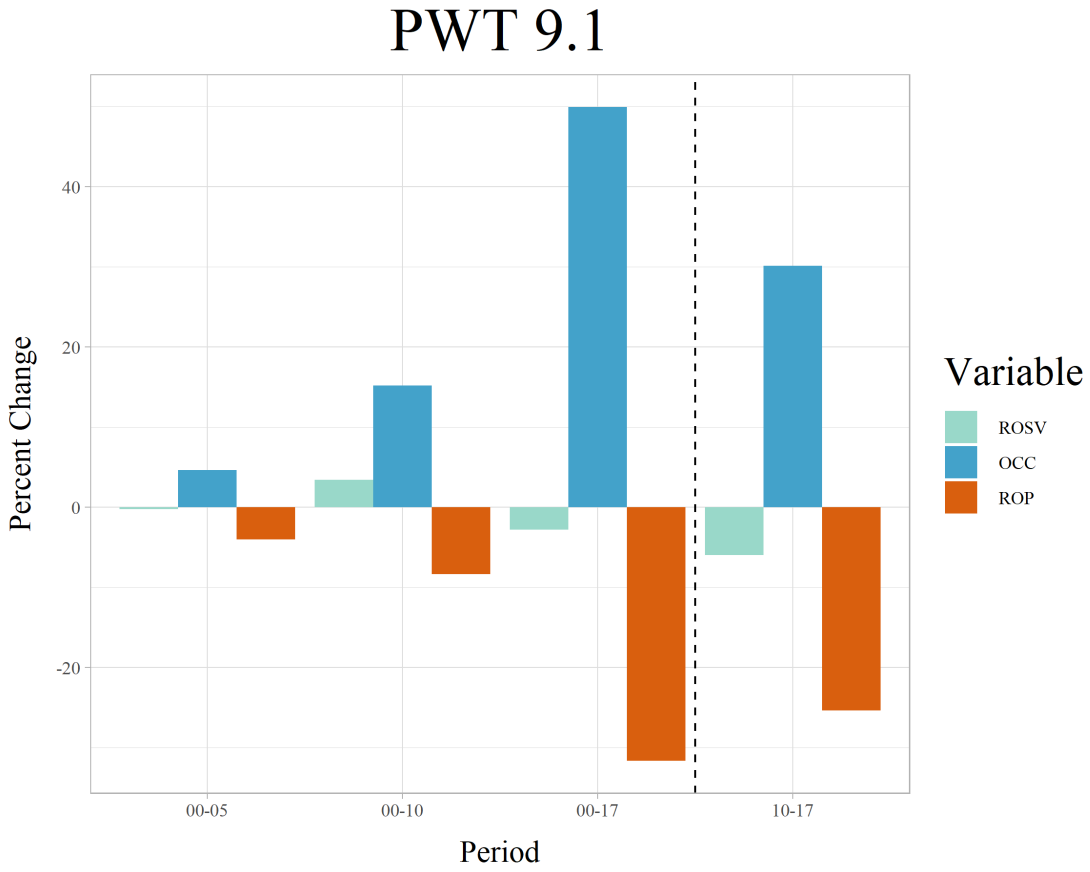
Premièrement, comme nous l'avons vu dans le résumé des variables du NBS, la valeur ajoutée industrielle tend à augmenter plus rapidement après 2015, même si les bénéfices nets de l'industrie tendent à diminuer. Cela signifie qu'il ne s'agit pas simplement d'une différence entre l'industrie et tout le reste - quelque chose provoque une divergence entre les bénéfices de l'industrie et la valeur ajoutée. En attendant, le PIB ne croît que lentement ces années-là. Cela signifie que le V en C/V aura tendance à augmenter plus rapidement pour la valeur ajoutée, par rapport à C. À cet égard, la compréhension du récent déclin de la CCO dans l'industrie dépend exactement de ce qui cause la divergence entre les bénéfices nets et la valeur ajoutée. Comme mentionné ci-dessus, il pourrait être le résultat d'une certaine forme d'activité spéculative. Mais il pourrait également être le résultat d'une hausse des salaires, ce qui impliquerait une augmentation de la part des salaires.

Cela nous amène à notre deuxième cause potentielle. Dans ces dernières années, nous devons admettre que seule la variable de la part des salaires (et par la suite, le V dans C/V) pour Wu et al (2020) est une mesure totalement robuste. La série de la part des salaires de la PWT se termine en 2017, mais elle présente quelques problèmes mineurs avant cela. À partir de 2015, la série se fige à 58,3 %, et ce chiffre est reproduit pour 2016 et 2017 sans changement. Comme nous n'avons pas de chiffres au-delà de cette date, nous avons également dupliqué ce chiffre de la dernière année pour 2018 et 2019. Cela signifie que la part des salaires est gelée de manière irréaliste dans toutes nos mesures à partir de 2015-2019, bien que la CCO ne s'étende que jusqu'en 2017 (PWT) ou 2018 (Valeur ajoutée). Cela dit, l'oscillation de la part des salaires est généralement minime d'une année sur l'autre, ce qui ne crée pas de problème majeur dans les mesures du PCR, puisque V n'est qu'une partie du dénominateur et que nous pourrions nous attendre à ce qu'elle augmente d'un point de pourcentage au plus. Mais l'effet sur la PCO sera plus visible. Avec une croissance plus lente du PIB (et se terminant en 2017, plutôt qu'en 2019), la CCO du PTB poursuivra sa tendance, puisque cela signifie que V augmentera plus lentement, tandis que C (stock de capital) continuera sa tendance à la hausse. Mais avec une croissance plus rapide de la valeur ajoutée, le V de cette mesure augmentera plus rapidement, tandis que le C (actif total, dans ce cas) se stabilisera.

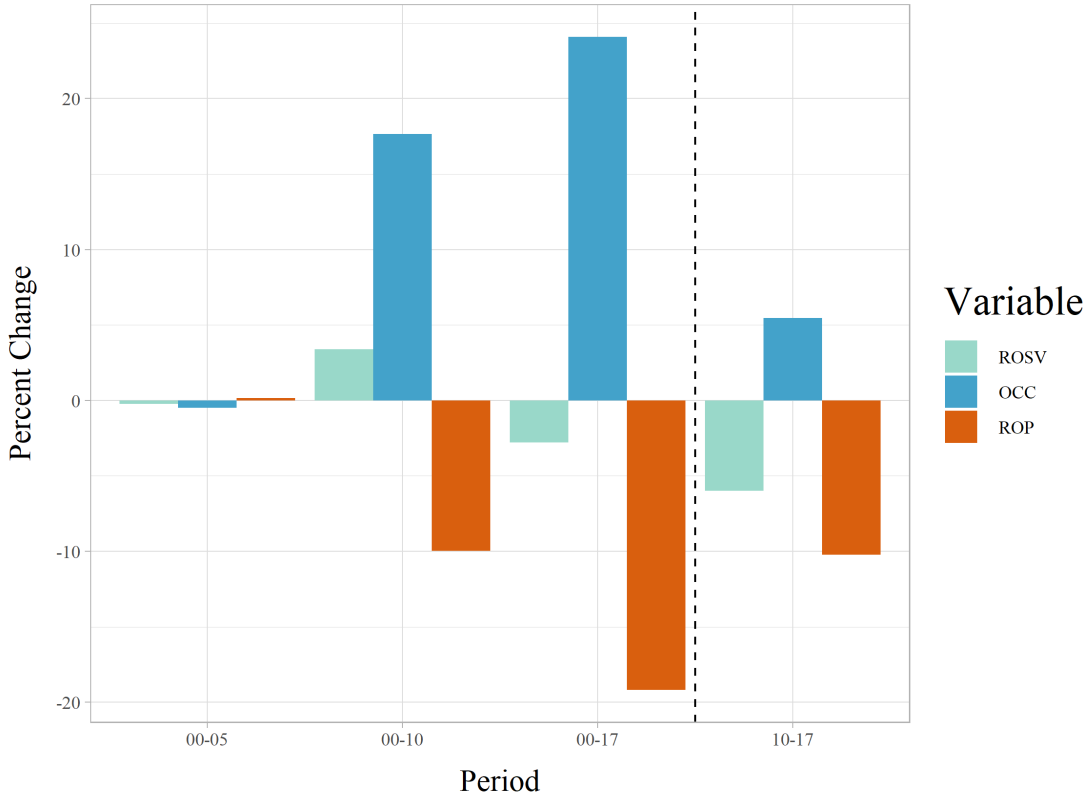
Il est difficile de dire avec certitude si la baisse de la CCO après 2015 apparaît réellement dans les données ou s'il s'agit plutôt d'un artefact des problèmes avec les PWT, d'une part (en particulier leur mesure du stock de capital), et notre interpolation de la part des salaires

pour les années manquantes, d'autre part. La mesure de Wu et al (2020) laisse toutefois entrevoir un réel ralentissement de la croissance des COC au cours de ces années. Il est donc très probable que nous observons un mélange de mauvais intrants et de tendance réelle. À l'avenir, une meilleure série de données sur la masse salariale devra être compilée pour permettre une comparaison plus détaillée. Pour l'instant, nous pouvons encore calculer des synthèses globales jusqu'en 2017 (la dernière année pour laquelle des données existent dans toutes les mesures), car celles-ci réduiront l'influence des dernières années en question.

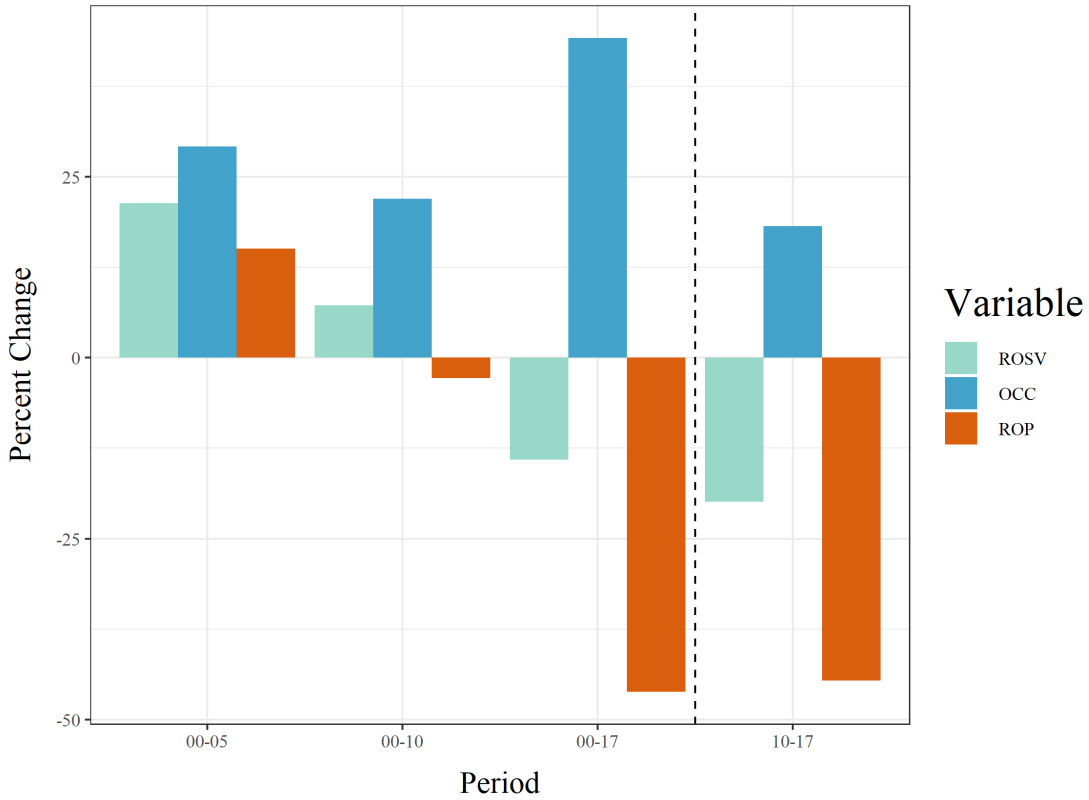
Nous allons maintenant comparer les tendances des ROP, ROSV et OCC après l'année 2000 pour voir si nous pouvons quantifier certaines des tendances qui apparaissent visuellement sur les graphiques ci-dessus. Nous examinerons quatre périodes. Les trois premières sont des segments de 5, 10 et 17 ans à partir de l'an 2000. Le troisième zoome sur les dernières années de nos données, en mettant l'accent sur la période après la crise économique (2010-2017) pour ne retenir que les tendances les plus récentes. Étant donné que le POR et le CCO seront légèrement différents pour les mesures de la PWT et de la valeur ajoutée, nous produirons deux graphiques distincts, mais rappelons que la ROSV est la même pour les deux. Nous y ajouterons ensuite les mesures de Wu et al (2020), avec leur propre calcul distinct de la ROSV :



Value Added, Industry



Wu, Shi and Chen 2020



Il y a quelques tendances marquées dans chacune de ces courbes, et les trois semblent correspondre à peu près. Les chiffres de la PWT et de la valeur ajoutée montrent tous deux que le début des années 2000 a été une période de croissance presque nulle pour toutes nos variables. C'est logique, car la restructuration de l'industrie de l'ère socialiste s'est achevée au cours de ces années, qui ont également vu la production subir les effets des baisses de l'économie mondiale suite à l'éclatement de la bulle technologique américaine et, au niveau régional, à l'apparition du virus du SRAS en 2002-2003. La mesure spécifique à l'industrie est particulièrement plate ici, tandis que les mesures des comptes nationaux sont un peu moins plates car elles reprennent au moins les tendances dans d'autres secteurs. Cette différence est plus évidente dans les mesures de Wu et al (2020), qui montrent toutes trois une croissance au cours de ces cinq premières années. La période 2000-2010, en revanche, voit une croissance simultanée de la ROSV et de l'OCC dans les trois parcelles, ainsi que des baisses de la ROP. Alors que l'augmentation de la CCO tend à faire baisser la RDP, une augmentation de la ROSV peut tempérer cette tendance, ce qui est évident dans les chiffres de Wu et al (2020) pour 2000-2005, où la croissance rapide de la ROSV garantit que la RDP augmente malgré l'augmentation de la CCO.

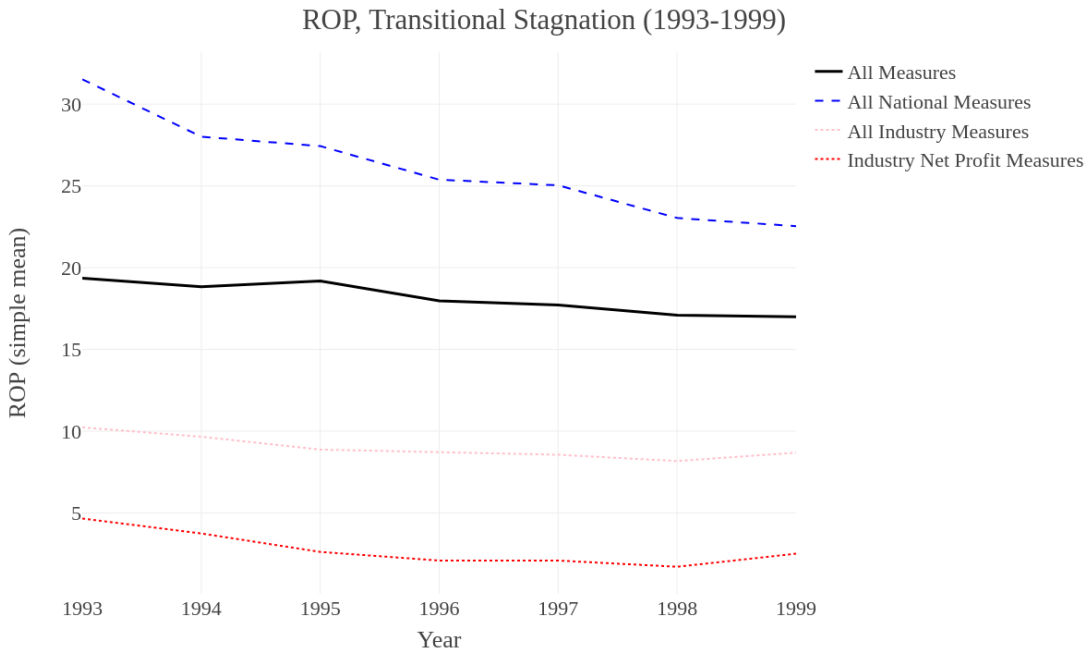
Pour les dernières années, 2010-2017, l'effet push-pull de l'OCC et de la ROSV sur le RDP est encore plus évident. Le ROSV diminue plus fortement et l'OCC augmente, ce qui entraîne une baisse du ROP. La principale différence entre les deux mesures est la comparaison de leurs tendances au cours de ces dernières années, en particulier en 2017 (qui voit la mesure de la valeur ajoutée OCC chuter soudainement et son RDP augmenter). Mais, en général, nous pouvons conclure que la croissance rapide du CCO sur l'ensemble de la période, mais en particulier de 2005 à 2010, combinée à la stagnation ou au déclin de la croissance du ROSV au cours de cette même période, a intensifié le déclin du ROP, tant pour l'industrie en particulier que pour l'économie en général.

Périodisation de la rentabilité

Une fois ces facteurs pris en compte, il devient possible de diviser l'évolution de la rentabilité en trois étapes approximatives, chacune correspondant à une "courte" décennie. Combinons notre propre compréhension plus théorique et contextuelle de l'époque avec tous les éléments ci-dessus pour obtenir un récit cohérent de chacune de ces trois courtes décennies, fondamentalement définies par les tendances de la rentabilité industrielle et de la mécanisation :

Stagnation transitoire

1993-2000



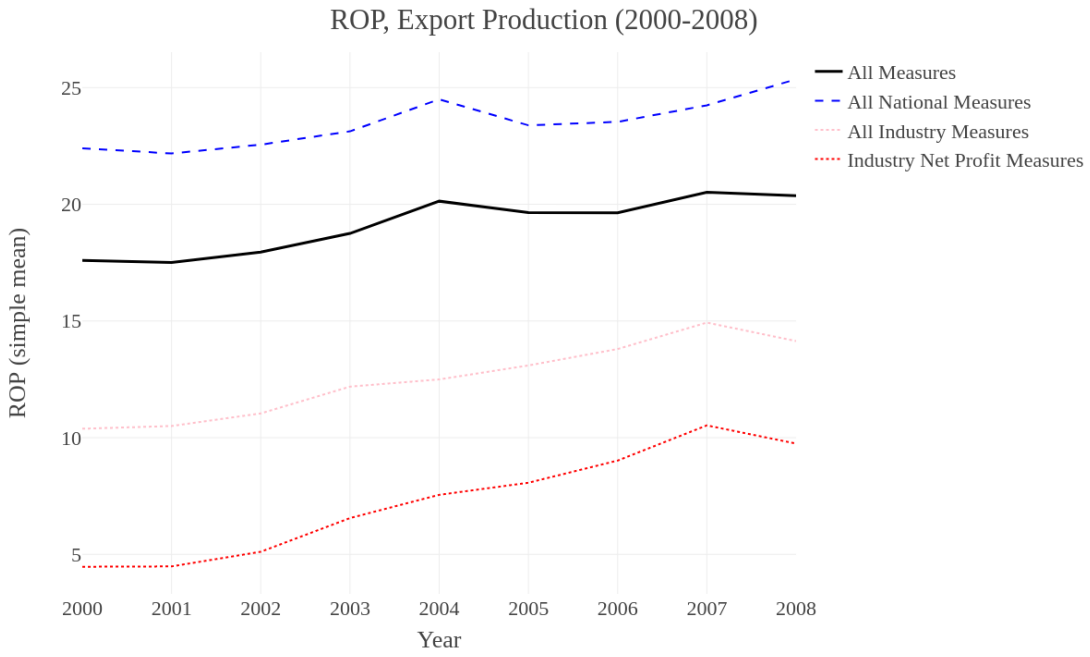
Dans cette période, l'équation du POR (*mesure du taux de profit dndf)* mesure quelque chose de fondamentalement différent de ce qu'elle fait plus tard, puisqu'elle inclut des variables qui proviennent des anciennes entreprises d'État fondées pendant le régime de développement socialiste. Cela signifie que les statistiques de base sont qualitativement différentes, puisque ces entreprises n'ont pas historiquement tenu de bilans au sens classique, et que tant les entrées que les sorties ont été mesurées en grandeurs pures, auxquelles on a ensuite attribué une "valeur" monétaire après coup et purement en accord avec les méthodes de comptabilité mécanique des autorités de planification (c'est-à-dire que ces "valeurs" monétaires n'étaient pas des prix du marché, puisqu'elles n'étaient pas utilisées en échange et n'étaient pas formées ou affectées par celui-ci). Au cours des années 1990, cependant, un plus grand nombre de ces entreprises ont commencé à participer au marché à des degrés divers, et leur efficacité a commencé à être mesurée de plus en plus en termes de profits et de pertes capitalistes, et il est alors apparu clairement que beaucoup d'entre elles n'étaient pas du tout rentables.

Vers l'an 2000, une restructuration massive a été entreprise, dans le cadre de laquelle les parties rentables de ces entreprises ont été consolidées en grands conglomérats, qui ont ensuite été transformés en entreprises cotées en bourse qui répondaient aux normes internationales en matière d'entreprises[xxxix]. Les entreprises restantes non rentables ont été liquidées et leurs installations, leurs terrains et leurs créances douteuses ont été détournés vers une série de sociétés de gestion d'actifs, pour être traités au fil du temps. Cette période illustre donc la stagnation industrielle de la transition ultérieure vers le capitalisme, dans laquelle le passage à la commercialisation avait été effectué, mais où l'ancienne structure industrielle de l'ère socialiste n'avait pas encore été démantelée, avec ses salaires, pensions et autres avantages sociaux onéreux qui pesaient lourdement sur les bénéfices de l'ensemble de l'économie. La géographie divisée de cette période, dans laquelle la stagnation était concentrée dans le nord-est, où se trouvait l'ancienne ceinture

industrielle, est obscurcie. Pendant ce temps, même dans cette période de baisse apparente de la rentabilité, les industries de la ceinture solaire des provinces côtières du sud entamaient une période de croissance rapide, sous-tendue par des taux d'exploitation et des taux de profit élevés rendus possibles par leurs régimes de production pauvres en capital mais à forte intensité de main-d'œuvre.

Production d'exportation

2000-2008



Au cours de cette période, les anciennes entreprises d'État ont été rapidement liquidées, ne laissant que leur partie rentable sous la forme de nouveaux conglomérats massifs. Ce processus de liquidation a eu lieu dans les premières années de la décennie, créant une brève période de stagnation ou de lente croissance de la rentabilité. Dans le même temps, une nouvelle structure industrielle avait pris forme dans les villes côtières, définie par la production destinée aux marchés d'exportation internationaux. De nombreuses entreprises opérant dans ces centres industriels étaient investies à l'échelle internationale, et leur faible coût de main-d'œuvre (par rapport à la norme mondiale, mais aussi par rapport aux avantages précédemment offerts aux travailleurs de l'ère socialiste) permettait clairement d'augmenter les profits. Il n'est pas surprenant qu'en cette période de croissance massive du PIB et d'essor rapide de nouvelles villes industrielles comme Shenzhen, la rentabilité augmente également (ou du moins diminue plus lentement).

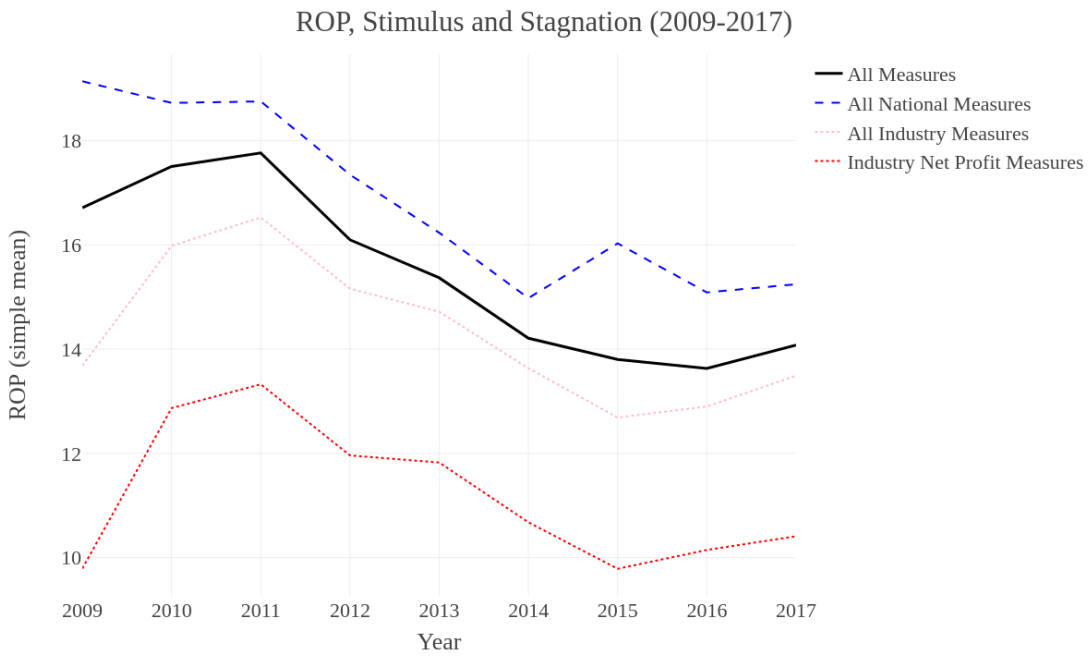
Ces nouveaux complexes territoriaux ont été construits et dotés en personnel par des travailleurs migrants venus de la campagne. Rétrospectivement, ces années ont vu le pic d'un afflux sans précédent de main-d'œuvre bon marché, jamais vu en Chine auparavant ou

depuis. Cette migration avait existé sous des formes plus limitées et plus locales à la fin des années 80 et tout au long des années 90, mais au début du nouveau millénaire, les vannes se sont ouvertes et les ruraux ont afflué en masse dans les villes. D'une part, ils étaient attirés par de nouveaux emplois, avec l'idée qu'ils travailleraient peut-être pendant une décennie, en renvoyant leur salaire chez eux où il servirait à construire une belle maison à la campagne et/ou à envoyer les enfants dans de meilleures écoles. Mais, d'un autre côté, cet attrait n'a été vraiment réel qu'après l'effondrement de l'économie rurale (signalé par l'éclatement de la bulle de l'ETP à la fin des années 80 et les batailles qui ont eu lieu sur les fluctuations des prix des cultures de rente au cours de ces mêmes années)[xl]. Ainsi, une population massive et effectivement dépossédée de sa main-d'œuvre rurale excédentaire a été mise à disposition pour travailler dans les nouvelles usines d'exportation des villes côtières. Cela a fait augmenter le taux d'exploitation à l'échelle nationale au cours de ces années, et le taux de profit a eu tendance à suivre, soit à la hausse (dans la plupart des mesures), soit presque à la baisse (dans 3 des 9 mesures), sa tendance séculaire à la baisse étant bloquée par ces dynamiques compensatoires.

Cette nouvelle structure industrielle axée sur l'exportation commence à dominer vers le milieu de la décennie, avec un taux d'exploitation élevé pendant la majeure partie de cette période et une croissance stagnante ou lente de la mécanisation. La lente croissance de la mécanisation s'explique par la disponibilité d'une main-d'œuvre extrêmement bon marché, ce qui signifie que les méthodes de production à forte intensité de main-d'œuvre s'avèrent en fait moins coûteuses que les alternatives à forte intensité de capital, même si l'option de la mécanisation existe. Il en résulte soit un aplatissement de la baisse de rentabilité, soit une augmentation, mesurée par les comptes nationaux ou par la valeur ajoutée totale de l'industrie. Lorsqu'on fait la moyenne de toutes les mesures, toutes montrent une augmentation sur cette période. Mais les moyennes spécifiques à l'industrie affichent la plus forte augmentation. Un écart entre les mesures moyennes peut être observé dans la seconde moitié de la décennie. Alors que les moyennes sectorielles augmentent simplement jusqu'en 2008, d'autres (y compris la mesure individuelle de la valeur ajoutée de l'industrie) voient une image plus sombre dans la dernière décennie, avec un déclin vers 2005 avant que la croissance ne reprenne en 2008. Quoi qu'il en soit, le tableau est celui d'une rentabilité généralement accrue au cours du nouveau millénaire. Cela nous aide à comprendre pourquoi une si grande partie de la production nationale et mondiale s'est déplacée vers la région au cours de cette période. Outre la capacité traditionnelle des entreprises multinationales à exploiter les inégalités dans l'arbitrage mondial du travail (c'est-à-dire leur puissance impériale, au sens classique du terme), le régime de production à forte intensité de main-d'œuvre offrait des rendements particulièrement élevés.

Stimulation et stagnation

2009-2018



La décennie s'achève toutefois avec la crise économique mondiale et ses conséquences immédiates. Ce n'est pas en 2008 que cette crise frappe de plein fouet la Chine, mais plutôt dans les premiers mois de 2009, lorsque la baisse de la demande des consommateurs dans les pays à revenu élevé commence à se répercuter sur les centres d'exportation chinois, qui connaissent des vagues massives de fermetures d'usines et de travailleurs n'ayant plus d'emploi à retrouver après la fin du festival de printemps. Les élites chinoises réagissent par une stimulation énorme et rapide, versée principalement dans de grands projets d'infrastructure. Le boom de la construction permet de bâtir des infrastructures routières, ferroviaires et civiques de base, et de poursuivre la bulle immobilière, qui ne se limite pas à la construction résidentielle, mais qui voit également un certain nombre d'entreprises acheter des terrains. La combinaison de la consolidation industrielle et de l'augmentation des actifs immobiliers commence à faire monter le coût de la production après 2008, mais l'afflux massif de liquidités permet de se prémunir contre une baisse immédiate plus grave de la rentabilité tout en créant les conditions nécessaires à un boom de courte durée tiré par le secteur de la construction - visible dans les investissements en actifs fixes dans les transports et les services publics, tout en soutenant la croissance continue des investissements en actifs fixes dans l'industrie tout au long de cette période (voir la figure 2.6 ci-dessus).

Ce bref redressement de la rentabilité atteint toutefois un sommet entre 2011 et 2012. Il devient évident que pendant la période de relance, les anciennes industries d'exportation n'ont connu qu'une reprise limitée dans leurs centres traditionnels. De nombreuses entreprises ont utilisé le choc pour justifier la liquidation, la délocalisation ou la consolidation de leurs usines dans des endroits comme le delta de la rivière des Perles. Ce processus commence en 2009 et 2010, mais il se poursuit essentiellement pendant la décennie suivante. Certaines entreprises se délocalisent vers l'intérieur du pays ou à l'étranger, tandis que d'autres voient un processus rapide de mise à niveau industrielle défini par la consolidation et la mécanisation. D'autres sont simplement fermées et leurs

investisseurs se tournent vers des lignes de production à moindre intensité de main-d'œuvre pour des produits à plus forte valeur ajoutée. Cette situation est illustrée par le modèle observé dans le delta de la rivière des Perles, où le textile a été progressivement remplacé par l'électronique grand public bas de gamme, puis, après la crise économique, ces deux secteurs ont commencé à être remplacés beaucoup plus rapidement par l'électronique haut de gamme. Dans certaines régions, comme à Dongguan, le résultat a été un effacement total des vieilles industries, avec beaucoup moins de remplaçants. Dans d'autres régions, comme la ville voisine de Shenzhen, les industries de haute technologie se sont installées avec empressement pour combler le vide laissé par les fermetures d'usines, aidées par des politiques préférentielles conçues par les responsables locaux et provinciaux.

De 2011 à 2015, cependant, les investissements en actifs fixes dans le secteur manufacturier ont continué à augmenter régulièrement (aux côtés du transport et de l'entreposage et, en fait, de l'agriculture). Ainsi, la croissance beaucoup plus lente des bénéfices nets et de la valeur ajoutée au cours de ces années s'est accompagnée d'une augmentation constante des actifs fixes. Il en a résulté une période de baisse plus rapide de la rentabilité après 2011 ou 2012 environ, accompagnée d'une chute du taux d'exploitation (ROSV) et d'une forte augmentation de la mécanisation et de la consolidation (OCC). La baisse de la rentabilité est reprise dans toutes nos mesures pour ces années, y compris celles calculées à partir des bénéfices nets des entreprises industrielles. En surface, cette stagnation industrielle générale est masquée par le pivot en lignes de production de haute technologie et le flot de nouvelles infrastructures brillantes. Le déclin de la rentabilité au cœur de l'économie apparaît toujours au public comme son contraire, du moins au début. En effet, le caractère spectaculaire du développement spéculatif se combine ces années-là avec la fermeture des ateliers de misère dans les anciens centres industriels et la tentative désespérée des investisseurs de grimper dans la chaîne de valeur. Cela produit une nouvelle génération de milliardaires qui sont considérés comme des exemples de l'ordre post-industriel croissant. Mais l'activité spéculative ne peut pas soutenir l'économie pendant longtemps, ce qui finit par provoquer l'éclatement des bulles et l'étranglement des taux de croissance lorsque le noyau productif ne se rétablit pas.

Au début d'une nouvelle décennie, nous commençons à voir les deux. Mais il reste à voir si l'on peut dire à juste titre que l'économie chinoise entre dans une nouvelle période, en termes d'évolution de la rentabilité. Dans plusieurs de nos mesures, la baisse de la rentabilité semble au moins se ralentir ces dernières années, et dans l'une d'entre elles (la valeur ajoutée de l'industrie), elle augmente en fait fortement depuis deux ans - bien que cela puisse être un artefact d'une part salariale interpolée, ou d'une activité spéculative au sein de l'industrie, comme expliqué ci-dessus. Dans une autre mesure (Wu et al 2020), cette même augmentation est visible, mais elle est atténuée, ce qui laisse supposer qu'un autre plateau de rentabilité a peut-être été atteint. Lorsque nous faisons la moyenne de toutes les valeurs, il semble qu'un plateau soit plus probable qu'une augmentation substantielle, ce qui signifie que la période 2009-20018 est définie par une forte baisse de la rentabilité suivie d'une stabilisation autour d'un nouveau taux plus bas. À cet égard, elle semble être l'inverse de la tendance observée dans les années 2000, bien que la rentabilité de l'industrie reste spécifiquement plus élevée à la fin de la série qu'au début (ce qui n'est pas le cas des moyennes nationales).

Qu'est-ce qui explique la stabilisation du taux de profit à cette nouvelle normale plus faible dans les années après 2015 ? Tout d'abord, on observe enfin une baisse du taux de

croissance des investissements en immobilisations en général et dans l'industrie manufacturière. Le pic se situe dans les mêmes années que la stabilisation du taux de profit, vers 2015-2016, et s'accompagne d'un pic (un peu plus tôt en 2014) de l'investissement dans les bâtiments résidentiels et le secteur immobilier en général. Le seul secteur qui connaît encore une croissance des investissements en immobilisations ces dernières années est celui des transports et de l'entreposage (l'agriculture croît, puis se stabilise à un rythme plus élevé). Dans l'ensemble, cela signifie que le CCO croît plus lentement. Cela dit, il est presque certain que nous assisterons à une baisse substantielle en 2020, compte tenu de la gravité de la dernière crise. Les mois et les années à venir nous donneront des indications sur la mesure dans laquelle cette crise a ou n'a pas inauguré une nouvelle période encore plus tumultueuse pour l'industrie chinoise.

Notes

[i] La crise immédiate semble avoir été déclenchée par l'effet "exogène" de l'épidémie de coronavirus, mais deux choses clochent dans cette évaluation. Premièrement, comme nous l'expliquons dans notre article "Contagion sociale", de telles épidémies ne sont pas exogènes en elles-mêmes. Au contraire, elles sont la façon dont les contradictions du capitalisme se manifestent dans des catastrophes apparemment "naturelles", une contrepartie microbiologique à la crise plus large de l'extinction massive et du changement climatique. Deuxièmement, la plupart des crises périodiques que nous considérons comme des "crises économiques" ne sont en fait que des moments d'une crise de plus grande ampleur et plus générale, visible uniquement sur de longues périodes. Ces crises cycliques oscillent donc autour d'une tendance générale à la baisse. Cela signifie que même si toutes les crises cycliques sont apparemment déclenchées par des événements exogènes ou isolés dans un secteur, comme la finance et l'immobilier ('08) ou le pétrole ('73), ces déclencheurs ne sont guère plus que le poids final qui fait s'écrouler un château de cartes qui aurait tout aussi bien pu tomber de n'importe quelle autre souche. Ainsi, la crise actuelle et la dépression mondiale imminente ont longtemps été prédites par ceux qui sont attentifs à la crise économique. Si la pandémie a ajouté une certaine soudaineté à la crise (ce qui pourrait permettre une légère reprise avant de retomber dans le creux de la vague), la crise serait arrivée de toute façon.

[ii] Nous avons détaillé notre propre cadre théorique dans notre journal. En ce qui concerne les lois du mouvement du capitalisme dans son ensemble, nous utilisons l'histoire économique de la Chine comme test, en illustrant nos principaux points dans les articles successifs "Sorgho & Acier" et "Poussière rouge", respectivement dans les numéros 1 et 2, disponibles ici : <www.chuangcn.org/journal>

[iii] Les marxistes ne manquent pas d'utiliser des sources empiriques, souvent avec beaucoup d'efficacité. Les tentatives de retour à la rigueur empirique de la théorie marxiste ont, ces dernières années, été le plus souvent associées à Michael Roberts (travaillant souvent aux côtés ou parallèlement à Guglielmo Carchedi), dont le blog populaire est probablement la source la plus citée du travail empirique marxiste. De même, Andrew Kliman a fait des interventions détaillées sur la manière dont, exactement, les statistiques nationales pourraient être utilisées dans l'analyse marxiste. Makoto Itoh a puisé dans d'importantes sources empiriques pour reconstruire un système théorique élaboré (basé sur celui de son mentor, Uno Kōzō) et pour fournir un compte-rendu actuellement inégalé de la position du Japon dans le capitalisme mondial. Anwar Shaikh, qui n'a pas la présence dans les médias sociaux facilement partageable de quelqu'un comme Roberts, propose néanmoins ce qui est probablement la tentative la plus systématique de réintégrer des méthodes quantitatives avec une reconstruction sérieuse et positive du projet de Marx dans son livre de 2016, Capitalisme : Compétition, conflit, crises.

[iv] Paul Mattick, Theory as Critique, Haymarket, 2018, p 153.

[v] Ce débat a été récemment relancé et s'est finalement conclu par une série de conflits théoriques plus importants déclenchés par la publication et la traduction de textes primaires jusqu'alors indisponibles. Les premières étapes ont donc été marquées par leur nature partielle. Lorsque les théoriciens des années 60 et 70 ont commencé à creuser dans ces textes moins accessibles, et à revenir aux travaux de marxistes plus anciens comme Rubin et Grossman, ces lectures ont souvent été définies par un accent disproportionné sur des

fragments particuliers des "nouveaux" textes, qui ont ensuite soutenu des factions distinctes dans l'environnement politique de l'époque. Quelques individus, cependant, ont commencé un retour plus systématique à ces textes au cours de ces années. Compte tenu de l'avantage linguistique et de leur proximité avec la lignée restante de l'école de Francfort, la bourse allemande est devenue le noyau naturel de cet effort, incarné par la "Neue Marx-Lektüre" (ou "Nouvelle lecture de Marx") et, plus largement, par la "théorie des formes de valeurs" ou la "critique des valeurs". En même temps, des débats tout aussi importants ont eu lieu depuis longtemps au Japon, des théoriciens comme Samezō Kuruma s'opposant à la lecture intentionnellement déformée de Marx proposée par des personnalités comme Uno Kōzō. Dans le monde anglophone, des universitaires comme Moishe Postone et Paul Mattick (Jr) ont développé des idées similaires en dialoguant avec les Allemands, et dans le marxisme francophone, des groupes comme Theorié Communiste se sont appuyés sur l'héritage d'ultra-gauchistes comme Jacques Camatte pour argumenter en lignes à peu près parallèles. Dans quelques rares endroits, comme dans l'Autonomie italienne, ce renouveau théorique a existé en synergie avec un mouvement communiste populaire dynamique d'un caractère nouveau. Mais, normalement, il s'agissait d'une affaire essentiellement académique qui ne s'intéressait que vaguement, voire pas du tout, aux quelques mouvements de masse décevants qui ont pris forme en cette période de réaction généralisée.

[vi] Pour deux arguments beaucoup plus détaillés en faveur de cette affirmation, voir Fred Moseley, Money and Totality, Haymarket, 2018 ; et : Paul Mattick, Theory as Critique, Haymarket, 2018.

[vii] Sur le plan conceptuel, si nous comprenons que Marx est engagé dans un acte de modélisation, au sens scientifique du terme, la folie d'essayer de "mesurer directement" les composantes du modèle lui-même est évidente. Il est évident que le modèle est une abstraction. Tout statisticien qui chercherait dans la nature la ligne littérale du meilleur ajustement serait à juste titre considéré comme fou. Cela dit, la nature exacte de la "réalité" des abstractions, y compris la question de savoir si ou comment nous pouvons comprendre de telles choses pour "produire" des résultats plus directement observables, en particulier dans les systèmes sociaux et, dans une moindre mesure, biologiques, fait l'objet de nombreux débats dans la philosophie des sciences, sans parler de toute la tradition allemande transcendantale dans laquelle Marx lui-même a été formé.

[viii] Comme nous l'avons expliqué ailleurs : Les données du gouvernement chinois sont organisées autour d'une catégorisation en trois secteurs, modifiée par rapport à celle utilisée dans l'économie occidentale. Le "secteur primaire" comprend l'agriculture, la sylviculture, la pêche et l'aquaculture (mais pas les autres industries extractives normalement incluses dans les définitions occidentales du secteur primaire). Le "secteur secondaire" comprend la construction et l'"industrie" au sens étroit du terme, y compris l'industrie manufacturière, l'exploitation minière, l'extraction de minéraux et la production d'énergie. Le "secteur tertiaire" comprend le reste de l'économie, officiellement divisé en "circulation" - y compris le transport, la logistique, les télécommunications, le "commerce" et les services de restauration - d'une part, et en "services", d'autre part, ce dernier étant un amalgame de tout le reste. Bien que nous ne considérions pas cela comme une approximation marxiste de ce qu'est le "secteur des services", en particulier, cette méthode de catégorisation reste utile, car elle se rapproche d'autres modèles de composition industrielle.

[ix] Des détails sur la provenance exacte de ces données et sur les problèmes potentiels qu'elles peuvent poser sont abordés ci-dessous. Pour l'instant, nous nous contenterons de noter que toutes ces statistiques sommaires sur l'emploi et l'investissement proviennent du Bureau national des statistiques, tandis que les mesures du taux de profit proviennent de diverses sources.

[x] Nous avons présenté ces arguments à quelques endroits, mais c'est ici qu'ils sont les plus systématiques : "Red Dust : The Transition to Capitalism in China", Chuang, numéro 2 : Frontiers, 2019. <http://chuangcn.org/journal/two/red-dust/> ; et ici : "Scénarios de la crise à venir", Chuang, 22 juin 2016, <http://chuangcn.org/2016/06/scenarios-of-the-coming-crisis/>

[xi] Pour un bon aperçu des données pertinentes, voir cet article de 2018 que nous avons traduit : Jiang Xia, "Le dur hiver de votre emploi préserve la croissance économique de la nation", Chuang, 24 juin 2019. <http://chuangcn.org/2019/06/harsh-winter/>

[xii] Pour un aperçu général de la manière dont la tentative de mesurer un taux de profit "marxiste" est entreprise, voir les travaux de Michael Roberts. Pour ses mesures les plus récentes, voir : Michael Roberts, "US rate of profit measures for 2018", Michael Roberts Blog, 4 novembre 2019, <https://thenextrecession.wordpress.com/2019/11/04/us-rate-of-profit-measures-for-2018/> ; pour un aperçu de sa méthode et de ses mesures historiques, voir Michael Roberts, "The Long Depression", Haymarket, 2016 ; et pour un manuel sur la manière de reproduire ses méthodes, voir Anders Axelsson, "Short Manual for Downloading ROP-statistics from Bureau of Economic Analysis", 2016. <https://thenextrecession.files.wordpress.com/2016/10/short-manual-for-downloading-rop-data-from-bureau-of-economic-analysis-1.pdf> ; enfin, pour une explication détaillée de la manière dont la masse salariale devrait être calculée compte tenu de la division du capital variable en salaires et avantages non salariaux, voir Andrew Kliman, The Failure of Capitalist Production, Pluto Press, 2011.

[xiii] Un résumé de toutes les principales tentatives existantes dans ce sens, jusqu'en 2008, peut être trouvé dans Wu, Yanrui, "Measuring China's Capital Stock," Productivity, Efficiency and Economic Growth in China, Palgrave Macmillan, 2008. pp. 6-27.

[xiv] Voir ses deux livres : Li Mingqi, The Rise of China and the Downfall of the World Capitalist Economy, Pluto Press, 2009 ; Li Mingqi, China and the 21st Century Crisis, Pluto Books, 2016.

[xv] Shan Haojie, "Another Estimate of K - Chinese Capital Stock, 1952-2006", The Journal of Quantitative and Technical Economics, n° 10, 2008. pp.17-31. Figure 2. [单豪杰, 中国资本存量K的再估算:1952～ 2006年, 《数量经济技术经济研究》 2008 年第10 期]

[xvi] Wang Wei, Chen Jie, Mao Shengyong, "Reevaluating Chinese Capital Stock According to 10-Year Classifications : 1978-2016" dans The Journal of Quantitative and Technical Economics, n° 10. 2017. Figure 7. [王维, 陈杰， 毛盛勇， "基于十大分类的中国资本存量重估：1978～2016年", 《数量经济技术经济研究》2017年第10期]

[xvii]Feenstra, Robert C., Robert Inklaar et Marcel P. Timmer (2015), "The Next Generation of the Penn World Table" American Economic Review, 105(10), 3150-3182.

<https://www.rug.nl/ggdc/docs/the_next_generation_of_the_penn_world_table2013.pdf>, données téléchargeables sur <www.ggdc.net/pwt>

[xviii] Ibid, dans le "Guide de l'utilisateur des fichiers PWT 9.1", p. 3 : <https://www.rug.nl/ggdc/docs/pwt91_user_guide_to_data_files.pdf>

[xix] Aldamir Marquetti et Duncan Foley. "The Extended Penn World Tables (EPWT)", 2011. Données disponibles à l'adresse suivante : <https://sites.google.com/a/newschool.edu/duncan-foley-homepage/home/EPWT>

[xx] Pour l'instant, nous ne connaissons qu'une seule autre mesure du taux de profit en Chine en anglais qui n'est pas incluse ici. Il s'agit de l'œuvre de Mylène Gaulard, qui figure dans la collection "World in Crisis" de Roberts et Carchedi, et qui examine de telles mesures dans un certain nombre de pays. Les méthodes de Gaulard sont opaques, aucun chiffre n'est publié en dehors d'un seul graphique du POR, aucune source claire n'est donnée pour les données (en particulier la mesure du stock de capital qui n'existe pas dans les statistiques de la NBS), et plusieurs des sources et présomptions faites par Gaulard sont simplement défectueuses ou dépassées, comme l'utilisation de données antérieures à la restructuration de la ceinture industrielle du Nord-Est pour faire des généralisations maintenant fausses sur le caractère de l'industrie chinoise.

[xxi] Il y a deux mises en garde importantes à faire à ce sujet : Premièrement, les secteurs eux-mêmes changent avec le recensement économique quinquennal, qui entraînait parfois des révisions à la hausse substantielles du PIB lorsque des secteurs non comptabilisés auparavant étaient découverts. Cela pose moins de problèmes aujourd'hui, car les enquêtes de l'enquête nationale sur les entreprises sont plus régulières et plus étendues que par le passé. Deuxièmement, le niveau de détail fourni par certains secteurs est plus important que d'autres, mais les meilleures données sont disponibles pour les secteurs qui composent l'essentiel de la production et des méthodes d'estimation fiables sont utilisées pour d'autres.

[xxii] Pour ces détails, l'explication de loin la plus complexe sur la manière dont les données sont collectées et les calculs effectués est fournie par Tom Orlik, "Chapitre 2 : Production nationale", Comprendre les indicateurs économiques de la Chine : Translating the Data into Investment Opportunities, FT Press, 2011.

[xxiii] En attendant, il est utile de souligner les méthodes plus fondamentalement absurdes utilisées pour compter le PIB, non seulement en Chine, mais aussi aux États-Unis et partout ailleurs. John Smith, dans son livre Imperialism in the 21st Century, illustre la façon dont le PIB incarne la puissance impériale elle-même, puisque les produits fabriqués pour une entreprise dont le siège social est aux États-Unis, même s'ils sont fabriqués en Chine, verront la grande majorité des bénéfices qui en découlent comptabilisés aux États-Unis et donc ajoutés au PIB américain. Ainsi, quiconque prétend que le PIB chinois est "faussement gonflé" doit admettre que le PIB américain l'est également, bien que d'une manière différente.

[xiv] Pour un examen détaillé de ces chiffres de production et de l'effet de la redéfinition statistique, voir notre article : "La géographie changeante de l'industrie chinoise : Data Brief", Chuang, 5 août 2019. <http://chuangcn.org/2019/08/the-changing-geography-of-chinese-industry-data-brief/>

[xxv] Ceci est confirmé par une vérification rapide de nos chiffres : la régression de la valeur ajoutée sur les bénéfices nets ou vice versa produisent toutes deux des relations linéaires claires, visibles dans les diagrammes de dispersion et formellement vérifiables par des modèles de régression linéaire. Cela dit, il semble que les extrémités de la queue (c'est-à-dire les valeurs extrêmement élevées ou faibles de l'une ou l'autre) peuvent s'écarter légèrement du modèle linéaire.

[xxvi] Pour quiconque souhaite approfondir le problème, la première étape consisterait à comparer en détail les documents sur le stock de capital chinois avec le propre manuel de l'OCDE sur le calcul du stock de capital. À partir de là, il est possible de déterminer si la divergence réside dans la méthode ou dans la mesure de la formation de capital fixe du NBS. Le manuel de l'OCDE peut être consulté ici : <https://www.oecd.org/sdd/na/1876369.pdf>

[xxvii] Voir l'argument d'Andrew Kliman dans The Failure of Capitalist Production, Pluto Press, 2011.

[xxviii] Ce n'est pas non plus un problème en Chine, car de nombreuses entreprises industrielles ne paient pas les cotisations d'assurance sociale prévues par la loi. Voir notre traduction sur le sujet : "Left to Rot : The Crisis in China's Pension System", Chuang, 2 mars 2020. <http://chuangcn.org/2020/03/left-to-rot/>

[xxix] Bai Chong-en et Zhenjie Qian, "The factor income distribution in China : 1978-2007", China Economic Review, Volume 21, 2010, pp. 650-670. Voir le tableau 4.

[xxx] Esteban Maito, "The historical transience of capital : the downward trend in the rate of profit since XIX century", Universidad de Buenos Aires, 2014. <https://mpra.ub.uni-muenchen.de/55894/1/MPRA_paper_55894.pdf>

[xxxi] Bai Chong-en, Hsieh Chang-Tai et Qian Yingyi, "The Return to Capital in China", NBER Working Papers, décembre 2006. <https://www.nber.org/papers/w12755.pdf>

[xxxii] Les auteurs le calculent en fait sous une forme différente, mais c'est la même équation qui vient d'être inversée : (CapitalShare/(Capital/Output))

[xxxiii] Qu Hongbin, Julia Wang et Sun Junwei, "China Inside Out : Return on Capital, Perception vs. Reality", HSBC Global Research, 3 avril 2013. <https://www.research.hsbc.com/midas/Res/RDV?p=pdf&key=UcM1nM5Nd4&n=366143.PDF>

[xxxiv] Wu Xiaohua, Shi Ying, Chen Zhichao, "An Analysis of the Trends in the Profit Rate and the Impact of Technology in the Chinese Economy", Journal of Fujian Normal University (Philosophy and Social Sciences Edition), n° 2, 2020. pp.81-90. [吴晓华，时英，陈志超, 中国经济中的利润率变化趋势及技术影响分析，2020年第2期福建师范大学学报(哲学社会科学版)]

[xxxv] Shan 2008

]xxxvi] Zhao Lei et Liu Hebei, "The Falling Rate of Profit and the New Normal of the Chinese Economy", Journal of Sichuan Univeristy (Philosophy and Science Edition), numéro 01, 2017. pp.102-111. [赵磊，刘河北, "利润率下降与中国经济新常态", 四川大学学报(哲学社会科学版), 2017 年第1 期.]

[xxxvii] Pour une explication succincte de cette méthode, voir Gérard Duménil et Dominique Lévy, "The Real and Financial Components of Profitability (United States, 1952-2000)", Review of Radical Political Economics, volume 36, numéro 1, hiver 2004. p. 87. <http://gesd.free.fr/dlp2004.pdf>

[xxxviii] Pour savoir comment calculer le POR américain à partir des statistiques du BEA, voir le "Short Manual for Downloading ROP-statistics from Bureau of Economic Analysis", 2016, publié sur le blog de Michael Roberts ici : <https://thenextrecession.files.wordpress.com/2016/10/short-manual-for-downloading-rop-data-from-bureau-of-economic-analysis-1.pdf>

[xxxix] Bien qu'elles soient encore nominalement des "entreprises d'État", elles étaient désormais identiques en tous points aux monopoles historiques d'autres pays, ressemblant particulièrement au chaebol coréen ou au zaibatsu japonais, qui avaient également des relations ambiguës avec leurs États et leurs banques centrales respectifs. Pour en savoir plus sur cette histoire, voir : "Red Dust : The Transition to Capitalism in China", Chuang, numéro 2, 2019. <http://chaugncn.org/journal/two/red-dust>

[xl] Pour en savoir plus, voir Red Dust, cité plus haut, et "Gleaning the Welfare Fields" : Rural Struggles in China since 1959", Chuang, numéro 1, 2016. <http://chuangcn.org/journal/one/gleaning-the-welfare-fields/>

[xli] Il est important de noter, cependant, que la partie résidentielle de la bulle immobilière est quelque peu exagérée, puisque la Chine s'urbanise en fait rapidement et qu'une grande partie de la demande de nouveaux logements est réelle. Ainsi, de nombreuses "villes fantômes" construites ces dernières années ont en fait été peuplées, plus ou moins conformément à leurs prévisions initiales. Dans le même temps, la part des bâtiments résidentiels dans l'ensemble des investissements en actifs immobilisés est en baisse depuis 2014. Cela dit, cette mesure a culminé à environ 12 %, et dans les données les plus récentes, elle se situe toujours au-dessus de 10 %. Par comparaison, la moyenne dans les pays à revenu élevé comme les États-Unis est d'environ 3 à 5 % en période normale et de 5 à 7 % au plus fort de la bulle immobilière.